This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M 4320
157-
6450
HONI+SOIT+QUI+MAL+Y+PENSE
HENRY DUKE
OF KENT·1733

FOY
EST TOVT
Thomas Philip Earl de Grey.
WREST PARK.

LA
COMTESSE
DE VERGI,

NOUVELLE HISTORIQUE, Galante & Tragique.

LA COMTESSE DE VERGI;

NOUVELLE HISTORIQUE, Galante & Tragique.

Par Mr L. C. D. V.

[le comte de Vignacourt]

A PARIS,
Chez JEAN-ANTOINE ROBINOT;
Marchand Libraire, ruë du Harpois
à l'entrée du Quay des Augustins.

MDCCXXII.
Avec Aprobation & Privilege du Roy.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 NOV. 1940
OF OXFORD

A MADAME
LA DUCHESSE
DE NOAILLE.

MADAME,

Vous ne vous ſeriés ſans doute jamais attendue à recevoir de ma façon un hommage public ; tant de raiſons vous répondoient de mon reſpect & de mon attachement, que vous ne pouviés ſans injuſtice douter de mes ſentimens : mais, Madame, ce n'eſt point aſſez pour mon zele de ſe voir renfermer dans les bornes ordinaires, il a fallu pour le ſatisfaire lui donner un

effort plus étendu; j'en ai cherché inutilement plusieurs moïens, MADAME, mais la connoissance que j'ai des lumieres de votre esprit & de la délicatesse de votre goût, m'a fait imaginer de devenir Auteur tout exprès pour avoir le plaisir de vous offrir les prémices de ma plume, & la gloire de pouvoir mettre votre illustre Nom à la tête de mon Ouvrage : c'est assurément ce qui en plaira le plus; mais j'en tirerai au moins l'avantage de vous faire connoître publiquement le respect & la veneration avec lesquels je suis,

MADAME,

Votre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur

L. C. D. V.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai point penſé au Public quand je me ſuis aviſé d'écrire l'Hiſtoire que je lui donne aujourd'hui ; l'envie de tirer partie d'une ennuïeuſe Campagne où j'ai paſſé ſix ſemaines, m'a fait chercher le moïen de m'y amuſer : une Biblioteque aſſez complette qui s'eſt par hazard rencontrée dans le lieu où j'étois, m'a mis dans le goût de la lecture : en parcourant pluſieurs Livres, j'ai trouvé une avanture aſſez curieuſe pour la mettre au

jour & y ajouter les ornemens dont elle pourroit être ſuſceptible. J'y ai donc travaillé d'abord avec ardeur ; mais bientôt mon humeur pareſſeuſe a pris le deſſus, & j'aurois laiſſé mon ouvrage imparfait ſi les perſonnes avec leſquelles j'étois, ne m'euſſent forcé de l'achever. J'ai eu beau leur opoſer mon peu de goût pour la peine, & combien ma profeſſion eſt éloignée de celle d'Auteur, ils ont trouvé plaiſant de me le faire devenir malgré moi ; j'ai donc raſſemblé à la hâte quelques traits hiſtoriques que j'ai couſu à

mon texte pour m'en débarasser ; je les ai tiré de Mezeray & des Hiſtoriens de Bourgogne. Il eſt vrai que le premier ne dit point qu'aucun Duc de ce nom ſe ſoit trouvé à la Bataille de Bouvines ; mais S. Julien aſſure qu'Eudes III. s'y eſt diſtingué glorieuſement. Je n'ai point voulu me rompre la tête dans une exacte obſervation de la Chronologie ; j'ai de gaïeté de cœur renverſé l'ordre des tems quoique je ſçache fort bien que ce fût Hugues I. qui tua ſa femme, qui mourut à Clugny en 1078. & par conſe-

quent près de 200. ans avant cet Eudes dont je parle dans mon Hiſtoire : la ſeule raiſon qui m'a engagé à me ſervir de l'un plûtôt que de l'autre, eſt l'envie d'emploïer Laure de Lorraine dont le nom pouvoit prévenir avantageuſement, & qui vivoit dans ce tems. Tout le monde ſçait ou doit ſçavoir les frequentes alliances que la Maiſon de Vergi a eu l'honneur de faire avec celle de Bourgogne ; d'ailleurs je me ſuis fait un plaiſir de nommer une partie des noms de cette Province dont l'antiquité eſt aſſez connuë, pour

remonter jusqu'au Regne de Philippe Auguste. Voilà, mon cher Lecteur, tous les éclairciſſemens que j'ai crû neceſſaires de vous donner: comme je n'ai penſé qu'à moi en compoſant ce petit Ouvrage, je ne ſerai guere ſurpris ſi vous n'en êtes pas content; & quoique le Miſantrope nous aſſure que dans les pieces d'eſprit le tems ne faſſe rien à l'affaire, avec ſa permiſſion, je ſuis d'un avis different, car je ſuis perſuadé qu'avec un peu plus de réflexion mon Livre eut été moins mauvais; ce qu'il y a de certain, c'eſt que

voilà la premiere fois que je me mêle d'écrire, & je prie Dieu de tout mon cœur de m'ôter à jamais l'envie de recommencer.

LA

LA COMTESSE DE VERGI,

NOUVELLE HISTORIQUE, Galante & Tragique.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS la France n'avoit été menacée d'une plus prochaine ruine que ſous le Regne de Philippe Auguſte, les plus redoutables Puiſſances de l'Europe ſembloient par une conſpi-

ration generale avoit formé le deſſein de détrôner ce Prince & de démembrer la Monarchie Françoiſe.

Jean Sans terre Roy d'Angleterre implacable ennemi de cette Couronne en avoit éprouvé tant de fois la puiſſance, que ſe trouvant trop foible pour la détruire, il employa avec ſuccès ſon adreſſe & ſes ſoins pour attirer dans ſon parti des forces capables de ſoutenir & d'executer ſes projets ambitieux.

L'Empereur Othon à qui Philippe Auguſte avoit donné des ſujets de plaintes conſiderables, ſaiſit avec empreſſement l'occaſion que l'Anglois lui offroit de s'en venger.

Ce Prince étoit fils d'une des ſœurs du Roy d'Angleterre & d'Henri le Lion Duc de Saxe. Il

avoit eu pour competiteur à l'Empire Philippe frere de l'Empereur Henry, leurs prétentions avoient diviſés les Electeurs; les uns avoient ſuivi ſon parti, & les autres s'étoient jettés dans les interêts contraires que Philippe Auguſte avoit appuïés de ſes forces & de ſon argent.

Othon avoit renfermé dans ſon cœur le reſſentiment qu'il avoit conçû de cette injure; il ne ſongea à s'en venger qu'aprés que ſon concurrent à l'Empire eut été lâchement aſſaſſiné.

L'occaſion lui parut d'autant plus favorable, que la France avoit dans ſon ſein des ennemis capables de la déchirer & de lui ouvrir un facile paſſage juſqu'au Trône du Roy.

Ferrand Comte de Flandres, Renaud Comte de Boulogne s'é-

toient ouvertement revoltés contre leur Souverain, & lui opposoient déja des forces considerables que l'Empereur joignit aux nombreuses troupes Allemandes qu'il menoit avec lui.

Les Ducs de Louvain, de Brabant & le Comte de Namur grossirent encore cette formidable armée par les forces de leurs Etats; une puissance si redoutable se promettoit avec apparence d'envahir la France en peu de tems; les Confederés en avoient d'avance fait le partage entre eux. Le Roy d'Angleterre, qui par une puissante diversion, occupoit en Guyenne le Prince Loüis fils aîné du Roy, en devoit avoir la plus grande partie.

La nombreuse armée des Alliés s'étoit assemblée à Valencienne; on y comptoit plus de cent cinquante mille hommes de pied,

ſans y comprendre la cavalerie : Philippe Auguſte dont le courage étoit inebranlable, ne fut point abattu à l'aſpect d'un danger auſſi évident ; il comptoit ſur la Nobleſſe de ſon Royaume, qui de tout tems en a fait la force & la défenſe. Il ne ſe trompa pas dans une ſi juſte attente, elle ſe rendit en foule à Tournay, où il avoit marqué le rendez-vous. Les hauts Barons de l'Etat y conduiſirent avec empreſſement leurs vaſſaux ; le plus conſiderable d'entre eux étoit Eudes Duc de Bourgogne, ce Prince avoit donné des marques d'une valeur éclatante dans les guerres qu'il avoit été chercher en Eſpagne contre les Maures ; il y avoit acquis une experience conſommée dans les armes, auſſi le Roy qui le diſtinguoit déferoit à ſes ſages avis, & le choiſit pour

commander l'arriere-garde de ſon armée : les plus illuſtres après lui étoient Thibaud Duc de Lorraine, Henry Comte de Bar, Robert Comte de Dreux, Jean Comte de Ponthieu, & un grand nombre d'autres ; toutes ces troupes réunies faiſoient à peine la quatriéme partie de celles qu'elles devoient combattre ; mais elles avoient tant d'ardeur pour la gloire, & tant de fidelité pour leur Roy, que leur courage réparoit le deſavantage du nombre. Auguſte qui ne vouloit point les laiſſer ralentir décampa de Tournay pour choiſir un lieu avantageux à ſa Gendarmerie.

Les ennemis qui attribuerent à la crainte ce mouvement des troupes du Roy, les ſuivirent promptement dans leur marche, & les joignirent enfin dans la pleine de

Bouvines: ce fut là où Philippe Auguſte ſe couvrit d'une gloire immortelle; Eudes Duc de Bourgogne fut un de ceux qui ſe ſignala le plus dans cette importante Journée; l'armée dont l'avant-garde avoit déja paſſé le pont de Bouvines laiſſa quelque tems ce Prince expoſé aux forces des Alliez, il en ſoutint l'effort avec une conduite & un courage digne de ſa reputation; mais le Comte de Boulogne ſe ſervit ſi à propos de ſon avantage, qu'enfin il enfonça les troupes qu'il avoit en tête.

Le Duc de Bourgogne environné d'ennemis, demeuré ſeul avec Guillaume de Vaudray l'un des plus braves Chevaliers de ſa Cour, auroit ſans doute perdu la vie ſans la reſiſtance heroïque de ce fidele ſujet qui en ſacrifiant la ſienne donna le tems à ſon Prince de ſe dégager.

Le Duc tira une prompte vengeance du malheur qui l'avoit menacé, & de la perte du Seigneur de Vaudray.

Le Roy ayant repassé le pont fit une si furieuse charge sur les ennemis, qu'il donna le tems au Duc de Bourgogne de rallier ses troupes avec lesquelles il renversa à son tour Renaud Comte de Boulogne jusques sur le bataillon de l'Empereur.

Après cette action d'éclat la Victoire se déclara entierement pour le Roy; Othon fut obligé de fuir honteusement, les Comtes de Flandres & de Boulogne demeurerent au pouvoir des vainqueurs, & la plus grande partie de l'armée des ennemis perit sur le Champ de Bataille.

Cette Journée si complette & si glorieuse termina tout d'un coup

une guerre qui paroiſſoit ſi dangereuſe: le Roy combla de loüanges & de graces tous les Seigneurs qui l'avoient ſi utilement ſervi dans cette memorable occaſion; mais le Duc de Bourgogne fut traité avec toute la diſtinction qu'il avoit meritée: le Roy convint publiquement qu'il devoit à ſa valeur & à ſa bonne conduite une partie de ſon triomphé.

Ce Prince ſuivit le Roy juſqu'à Paris & eut grande part à la reception magnifique que les peuples firent à leur victorieux Monarque, & il reçût par la volonté du Roy, des honneurs qui étoient dûs également à ſa naiſſance & à ſes ſervices.

Son credit étoit devenu ſi grand auprès de Philippe Auguſte, que la Comteſſe de Flandre y eut recours pour obtenir la vie de ſon

époux : le Duc employa efficacement ſes prieres auprès du Roy, & à ſa conſideration il changea la peine que meritoit le malheureux Ferrand en une priſon perpetuelle.

Ce Comte infortuné avoit été expoſé à la plus groſſiere raillerie des peuples, ce qui juſtifioit en particulier la prédiction qui avoit été faite à Mahau ſa mere : on l'avoit aſſuré que dans la guerre que ſon fils entreprenoit contre le Roy, ce Monarque en une bataille ſeroit abattu & foulé aux pieds des chevaux, & que Ferrand entreroit en triomphe dans Paris ; ce qui s'executa, mais d'une maniere bien differente de ce que cette Dame s'étoit imaginée.

Le Duc de Bourgogne après avoir reçû du Roy toutes les marques d'amitié & de reconnoiſſan-

ce qu'il en devoit attendre, reprit le chemin de ſa Capitale. De retour dans ſes Etats, il ne ſongea plus qu'à goûter les plaiſirs qui ſuivent ordinairement la Victoire & la Paix. Son premier ſoin fut de recompenſer ceux dont le courage avoit le plus contribué à ſa gloire: Charles & Raoul de Vaudray qui étoient déja bien avant dans l'honneur de ſes bonnes graces, reſſentirent les premiers les effets de la reconnoiſſance qu'avoit ſi juſtement merité le brave Seigneur de Vaudray leur pere. Le Duc attacha à ſa perſonne, par des Emplois conſiderables, le jeune Charles, & honora ſon frere de pluſieurs bienfaits. Ces jeunes Chevaliers firent bientôt connoître par leur merite, qu'ils étoient dignes des faveurs de leur Prince; Vaudray ſur tout par ſes

qualités brillantes s'attiroit une estime generale : ce jeune Seigneur à l'âge de vingt-six ans avoit donné des preuves d'une valeur éclatante en differentes occasions où il s'étoit trouvé, & même à la Bataille de Bouvines où il laissa de sanglantes marques de vengeance pour la mort de son pere. Il avoit le cœur grand & genereux, l'esprit facile & élevé ; & l'exellente éducation qu'il avoit reçûë avoit encore ajouté de nouveaux ornemens à la bonté de son naturel ; d'ailleurs sa personne étoit aimable, il avoit l'air noble, & tant de grace dans ses moindres actions, qu'on ne pouvoit s'empêcher de sentir de l'inclination pour lui en le voïant : il excelloit dans tous les exercices du corps qui étoient pour lors en usage parmi la Noblesse Françoise.

Perſonne n'étoit plus ferme à cheval, & dès l'âge de ſeize ans il avoit fait voir ſon adreſſe & ſa force, ſoit à la lance ou à l'épée.

Il n'étoit pas le ſeul qui ſe diſtinguât avantageuſement à la Cour du Duc; on y voyoit un nombre de Seigneurs qui ſoutenoient par leur merite la grandeur de leur naiſſance & de leur fortune. Les plus diſtingués d'entr'eux étoient André de Bourgogne Comte d'Albon frere du Duc, Hugues du Vergi, le Sire de Camplit, Jean de Beaufremont Comte de Charnu, Gerard Sire de Vienne, Thibaud Sire de Neufchâtel, Jean de Châlons, les Seigneurs de Mailly de Ragny, de Choiſeüil, de Mailly, & pluſieurs autres.

Mais quoique ces Seigneurs compoſaſſent une illuſtre Cour, les Dames qu'on y voyoit briller

en faiſoient ſans contredit le principal ornement. Le Duc ayant perdu Mahau de Portugal ſa premiere femme dont il n'avoit point eu d'enfans, venoit d'épouſer Alix de Vergi; cette Princeſſe étoit belle, mais fiere & emportée dans ſes paſſions; l'artifice & la diſſimulation étoient les qualitez favorites de ſon eſprit; ſon cœur étoit tendre, & le penchant qu'elle avoit à l'amour, fit qu'elle ſe livra ſans reſiſtance à la paſſion qui la perdit. Laure de Lorraine Comteſſe de Vergi, niece du Duc, veuve depuis quelques années, étoit une beauté parfaite; ſa perſonne ſembloit être formée par les Graces, & l'on ne vit jamais dans un même ſujet un ſi rare aſſemblage des plus brillantes qualités; ſes vertus étoient ſolides ſans être auſteres, ſon eſ-

prit quoique élevé étoit doux & flateur; enfin la Cour de Philippe Auguſte n'avoit rien qui lui pût être comparé. Depuis la perte de ſon époux cette belle Comteſſe s'étoit retirée dans une de ſes terres à deux lieuës de Dijon; elle y auroit entraîné toute la Cour ſi l'on n'avoit craint de troubler une retraite pour laquelle elle témoignoit tant d'inclination; cependant le Duc & la Ducheſſe alloient quelques fois la contraindre d'en ſortir lorſqu'il étoit queſtion de faire briller ce que la Bourgogne avoit de plus accompli; mais cette belle Solitaire retournoit le plûtôt qu'il lui étoit poſſible dans l'heureux ſéjour qui bornoit tous ſes deſirs. Après cette charmante Comteſſe, les Dames les plus conſiderables par leur rang & par leur beauté, étoient

Mesdames de Chateauneuf, de Seau, de Mailly de Ragni, & Mesdemoiselles de la Beaume, du Tille, de Beaufremont, & un tres-grand nombre d'autres: enfin quoique cette Cour ne fût pas une des plus nombreuses de l'Europe, elle l'emportoit assurément sur les plus belpar les charmes & la galanterie des personnes qui la composoient.

Il y avoit déja du tems que le Duc n'étoit plus dans sa premiere jeunesse, mais il étoit si nouvellement remarié, que sa magnificence & son attention à plaire à la Duchesse, étoient l'exemple de ses Courtisans; sa passion pour Alix faisoit naître des plaisirs en foule; l'Amour étoit de toutes les parties, & jamais il n'avoit établi le siege de son empire dans un aussi aimable séjour: tout aimoit; & la raison par une importune severité

rité n'empêchoit pas les Amants de concevoir de flateuſes eſperances. Le ſeul Charles de Vaudray par une ſingularité blamable paroiſſoit indifferent parmi tant de perſonnes enflammées ; il étoit expoſé par là au reſſentiment de toutes les belles, qui avoient des prétentions ſur ſon cœur, & à la raillerie de ceux qui ne l'imitoient pas dans une froideur ſi peu convenable à ſon âge & à ſa figure ; mais le ſoin de plaire à ſon Prince paroiſſoit faire ſon unique occupation, & ſa ſenſibilité ſembloit ſe borner aux moïens de lui prouver ſon attachement & ſon zele : ce ſentiment ſi peu commun dans une Cour ſi galante, faiſoit autant l'admiration de tout le monde, que ſa ſageſſe & ſon merite.

La Ducheſſe de Bourgogne dont l'ame étoit ſuſceptible d'impreſ-

ſion amoureuſe, & dont le diſcernement étoit délicat & fin, ne put voir ſans émotion les aimables qualités de Vaudray; ſes Emplois le mettoient ſans ceſſe à portée de faire briller auprès d'elle ſa bonne mine & ſon eſprit: elle ne s'apperçut pas d'abord de l'impreſſion que ſa preſence produiſoit dans ſon cœur, & confondit l'eſtime qu'il meritoit ſi juſtement, avec des ſentimens qui partoient d'une differente cauſe; mais elle ſortit bien-tôt d'une erreur ſi neceſſaire à ſon repos! Avec quelle douleur ne remarqua-t'elle point la nature des mouvemens qui l'intereſſoient à la deſtinée de Vaudray? Son cœur plein de fierté gemit de ſa défaite: que de larmes ne donna-t'elle point à la neceſſité d'aimer & de ſoupirer la premiere? Car enfin les façons

reſpectueuſes de Vaudray ne reſpiroient que le zele dont il étoit rempli pour la femme de ſon Prince & de ſon bienfaiteur. Plus elle faiſoit d'attention à ſes démarches, & moins elle y remarquoit cet air embaraſſé que l'amour inſpire. Sa vertu combatit long-tems contre le tiranique amour qui déchiroit ſon cœur; mais ce fut en vain qu'elle voulut en triompher, & ſe livrant au penchant qui l'entraînoit, elle lui ſacrifia bien-tôt ce qu'elle devoit à un époux qui l'adoroit, & ce qu'elle ſe devoit à elle-même. Ses yeux furent long-tems les ſeuls interprettes de ſa paſſion; ſon orgüeil plûtôt que ſon devoir, retint une déclaration que ſon cœur la preſſoit de faire. L'amour propre perſuada facilement à cette imperieuſe Princeſſe, qu'à la fin Vaudray touché

de sa beauté, lui feroit remarquer par ses actions ce que son respect l'empêcheroit de déclarer. Elle passa quelque tems dans une prévention si favorable à sa tendresse qui la porta malgré sa fierté naturelle, à des avances si particulieres, que Vaudray n'auroit pas manqué de reconnoître la source qui les produisoit, si sa profonde veneration pour la Duchesse lui avoit laissé d'autres pensées que celles de son service. Mais son peu d'empressement à la chercher hors les heures marquées par son devoir, & son peu d'attention à profiter de ses distinctions obligeantes, firent naître dans le cœur de cette Princesse un dépit qu'elle crut assez fort pour lui faire surmonter une passion qu'elle jugeoit indigne d'elle. Mais elle ne joüit pas long-tems d'une pensée

qui flattoit également ſon devoir & ſa fierté. L'amour lui fit bientôt comprendre que des mouvemens qui paroiſſent lui être oppoſés ſont des effets de ſa puiſſance; & par une ſuite de ſon pouvoir, il la contraignit à des démarches auſquelles elle n'auroit jamais crû pouvoir s'abaiſſer.

Un jour cette Princeſſe ſe promenant dans les jardins du Palais, n'eut pas la force de reſiſter à la preſence de Vaudray qui avoit l'honneur de lui donner la main. Il y a long-tems, lui dit-elle, que je cherche à vous entretenir; l'indifference dont vous faites profeſſion offenſe trop les Dames de cette Cour pour ne point exciter ma curioſité ſur une conduite qui cache ſans doute un miſtere: vous aimez, Vaudray, j'ai ſçû démêler des ſentimens que vous

déguiſez avec tant de ſoin ; mais je ne veux point devoir à ma penetration la connoiſſance d'un ſecret qui eſt dû à mes bontez pour vous.

Un diſcours ſi peu attendu jetta Vaudray dans un embaras dont il ne fut pas le maître, & qui ſe découvrit par la rougeur de ſon viſage ; la tendre Ducheſſe qui le remarqua en tira un augure favorable à ſon amour. Parlez, lui dit-elle, voyant qu'il s'obſtinoit au ſilence, ceſſez de vous contraindre, mon amitié vous diſpenſe d'un reſpect contraire à mes deſirs. Je me rends aſſez de juſtice, Madame, répondit reſpectueuſement Vaudray, & je ſçai trop ce que je dois à ma Souveraine pour oſer l'entretenir de ce qui ſe paſſe dans mon cœur : d'ailleurs tous mes ſecrets ſe bornent à chercher

les moyens de faire connoître à mes Maîtres le reſpect & le zele ardent que j'ai pour tout ce qui les regarde.

La Ducheſſe peu ſatisfaite de cette réponſe en auroit ſans doute exigé de plus poſitive, ſi le Duc qui l'apperçut ne fut venu la joindre avec cet air empreſſé que lui cauſoit toujours la preſence de cette Princeſſe : Vaudray s'éloigna par reſpect, & ne fut pas fâché de voir interrompre une converſation dont il commençoit à ſentir toute la conſequence. Ses yeux s'ouvrirent tout d'un coup ; il démêla dans les attentions dont la Ducheſſe l'avoit prévenu, une partie des ſentimens qui l'avoit fait naître. Il vit avec douleur que ſi l'idée qui le frapoit étoit veritable, rien ne pouroit le garentir du plus affreux malheur. Dans la

réſolution conſtante où il s'étoit affermi depuis long-tems de ne jamais rien faire contre ſon honneur & ſa probité : pour ſoutenir ce caractere, il évita avec un ſoin extrême les occaſions de renoüer ce dangereux entretien, & n'alla plus chez la Ducheſſe, que lorſque ſon devoir, ou que quelque ordre particulier du Duc l'obligeoient de s'y rendre.

Cette Princeſſe étoit trop clairvoyante, & ce changement intereſſoit trop ſon cœur pour la laiſſer douter des cruels motifs de cette conduite : elle crut d'abord qu'elle renfermoit un mépris offenceant ; mais bien-tôt l'amour qui dans les cœurs qu'il a ſoumis fait naître à ſon gré l'eſperance ou la crainte, après avoir agité celui de cette Princeſſe par de fâcheuſes inquietudes, preſenta à ſon eſprit

prit des idées plus douces & plus agreables. Elle ſe flatta que le ſoin que Vaudray prenoit à l'éviter n'étoit que les impuiſſants efforts d'une vertu chancellante ; que ce Chevalier, charmé du bonheur qu'elle lui avoit laiſſé entrevoir, n'en avoit pourtant point été aſſez ébloüi pour franchir ſans de violens combats, les limites d'un devoir qu'il avoit ſi dignement rempli juſqu'alors.

Madame de Lantage ſa Dame d'honneur inſtruite de ſon amour dans le moment même qu'elle l'avoit reſſenti ; après avoir mis tout en uſage pour le détruire, fut enfin contrainte de le flater : cette adroite confidente fortifia ſes eſperances en lui remettant devant les yeux l'avantage & la gloire que le trop heureux Vaudray devoit trouver dans l'amour d'une

Princeſſe comme elle : elle inſiſta ſur la neceſſité de lui perſuader un bonheur qu'il n'oſoit ſans doute enviſager ; la Ducheſſe qui s'étoit d'elle-même réſoluë à prendre le parti que Madame de Nantage lui conſeilloit, chercha avec empreſſement à l'executer : enfin malgré la précaution de Vaudray elle trouva peu de jours après le moïen de s'expliquer de façon (même devant toute la Cour) à ne plus lui laiſſer aucun doute.

Au retour d'une promenade une grande partie des Dames avoient ſuivi la Ducheſſe dans ſon appartement, & Vaudray s'étoit trouvé obligé d'y accompagner le Duc ; la converſation y devint generale, on y parla long-tems des préparatifs d'une chaſſe où les Dames devoient ſe trouver en habit d'Amazones : les nouvelles de la

Cour de Philippe Auguſte occuperent à leur tour un moment cette aimable aſſemblée : mais la Ducheſſe qui ne perdoit point de vûë ſon principal deſſein, ramena adroitement la converſation ſur le chapitre de l'amour, & propoſa une queſtion Galante. Je voudrois ſçavoir, dit-elle, en s'adreſſant au Duc; qui doit être le plus flatté, de celui qui fait la fortune de l'objet qu'il aime, ou de celui qui étant redevable de la ſienne à la perſonne dont il eſt aimé, reçoit par là une preuve infaillible de l'amour qu'il inſpire.

Pour moi, répondit le Duc, je ne trouve point de difficulté à decider cette queſtion ; il eſt ſi naturel d'aimer à faire des graces, ſur tout à ce qu'on aine, que l'avantage eſt ce me ſemble du côté de celui qui oblige ; il ac-

quiert par là un double droit sur le cœur qu'il veut toucher, la reconnoissance ne pouvant manquer de faire valoir le motif qui a produit le bienfait.

Ce sentiment est digne d'un Prince tel que vous, répondit Madame d'Albon; mais, Seigneur, permettez moi de vous dire que la naissance & la fortune vous ont mis hors d'état de goûter la douceur de la proposition contraire; je conviendrai facilement que rien ne flate plus une ame grande & élevée que la liberalité qui lui est naturelle; mais je soutiens en même tems que celui qui reçoit doit être plus certain de la force des sentimens qu'il inspire, d'autant mieux que plus l'amour produit en nôtre faveur des choses difficiles au commun des hommes, plus notre amour propre doit se trouver flatté de cet effort.

Madame d'Albon qui crut que Vaudray par la ſituation de ſa fortune appuïeroit ſon avis, lui demanda ce qu'il penſoit de ces differentes opinions : Madame, lui dit-il, quoique je trouve un plaiſir infini à devoir tout à mon Prince, je penſe differemment ſur le chapitre d'une Maîtreſſe ; & comme par ma ſituation je ne pourrois lui offrir qu'une vive tendreſſe, ma fierté m'en feroit choiſir une qui n'auroit auſſi que ſon cœur à me donner.

La Ducheſſe qui comprit par cette réponſe que Vaudray répondoit mieux à l'intention qui l'avoit fait parler qu'à la queſtion même, reprit la parole avec une extrême vivacité. Je n'aurois garde, dit-elle, de decider la queſtion que j'ai moi-même propoſée, ſi l'exemple des Dieux nous

C'eſt ainſi que la Ducheſſe ſe laiſſa entraîner à la paſſion violente qui déchiroit ſon cœur ; elle ne fit plus de ſcrupule de trahir un époux dont la tendreſſe & la complaiſance meritoient un autre traitement. Le Duc l'aimoit avec une ardeur infinie, & le bonheur de ce Prince eut été parfait s'il avoit pû avoir des enfans ; mais ſon âge un peu trop avancé lui ôtoit preſque l'eſperance d'un bien auquel il auroit été ſi ſenſible. Après la Ducheſſe, Vaudray avoit toute ſa confience : il lui trouvoit avec raiſon un merite ſi diſtingué, & un attachement ſi peu commun pour ſes interêts, qu'il le conſultoit ſans reſerve ſur ſes affaires les plus importantes & les plus ſecrettes ; auſſi Vaudray auroit ſacrifié mille fois ſa vie pour prouver à ſon Maître ſon extrême re-

connoiſſance : mais le tyranique amour de la Ducheſſe troubla bientôt cette heureuſe tranquilité. Elle fit venir Vaudray dans ſon appartement comme elle l'avoit réſolu, & ſon ordre fut ſi exprès que malgré la répugnance qu'il avoit à obéïr il ne put s'en deffendre. Ce fut là que ſans chercher de détour, oubliant la retenuë ſi naturelle à ſon ſexe, & ſi convenable à ſon rang, elle lui déclara ſon amour, ſes progrès & ſa violence : je ſçai, continua-t-elle, qu'un aveu de cette nature eſt trop fort dans la bouche d'une perſonne comme moi ; mais plus il eſt extrême, & plus votre cœur doit être touché des ſentimens qui m'y contraignent ; d'ailleurs ajouta-t-elle, avec un air plus fier, comme il ſeroit cruel pour moy, il ſeroit dangereux pour vous d'avoir con-

nu ma tendreſſe ſans y répondre. Vaudray étonné de l'emportement de la Ducheſſe, tint quelque tems les yeux baiſſez comme un homme irreſolu ſur ce qu'il devoit répondre, mais la franchiſe dont il faiſoit profeſſion ne lui permit pas de garder un long ſilence. Madame, lui dit-il enfin, je connois tout le prix du bonheur que vous m'offrez, il combleroit de gloire le plus grand Prince; mais moi qui ne ſuis né que pour vous reſpecter, je ſuis contraint de regarder comme le plus grand des malheurs, ce qui feroit la ſouveraine felicité de tout autre : ce ſentiment eſt ſi profondément gravé dans mon cœur, que quelqu'effet qu'en puiſſe produire l'aveu, rien n'eſt capable de l'ébranler. La Ducheſſe fut outrée de la noble liberté de cette répon-

ſe, & loin de profiter d'un ſi rare exemple de vertu pour rentrer en elle-même, elle s'abandonna à tout ce que le dépit & la rage lui ſuggorerent de plus cruel. Tu connois ma foibleſſe, lui dit-elle, mais n'eſpere pas joüir impunément de la honte où me jette ton injuſte refus : je te ferai ſentir les effets de ma haine puiſque tu t'es rendu indigne des marques de mon amour. En achevant ces mots elle entra dans ſon cabinet dont elle ferma la porte avec fureur, & laiſſa Vaudray dans un étonnement inexprimable. Enfin comme il ſe retiroit chez lui accablé d'inquietude, pour les fâcheuſes ſuites qu'il enviſageoit; il rencontra le Duc qui alloit propoſer une partie de promenade à la Ducheſſe. Ce Prince voulut le faire rentrer avec lui, mais il s'en excuſa ſur le

pretexte de quelques affaires : Il auroit ſans doute mieux fait d'être témoin d'une converſation qui alloit rouler ſur lui ; ſa preſence auroit empêché la Ducheſſe de jetter des ſoupçons dans l'ame de ſon credule époux. En effet le Duc ne fut pas plûtôt entré dans ſon cabinet que cette dangereuſe ennemie ſe plaignit aigrement de Vaudray, & chercha à lui faire comprendre que les preuves de reſpect qu'il venoit de lui expliquer avoient quelque choſe de plus tendre que les aſſurances d'un zele ordinaire. Seigneur, lui dit-elle, j'aurois voulu pouvoir vous cacher le trouble qui m'agite, & l'inſolence de votre Favori : mais je vous avoüe que j'ai été ſi ſurpriſe de ce qu'il a voulu me faire entendre, que je n'ai pû renfermer dans mon cœur la juſte co-

lere que ſa temerité me cauſe ; vous devez même avoir lû ſur ſon viſage l'agitation de ſon ame ; & quoiqu'il n'ait pas pouſſé la hardieſſe juſqu'à me déclarer la violence de ſa paſſion, il m'en a dit aſſez pour ne me plus laiſſer ignorer ce qu'il penſe.

Le Duc dont l'eſprit étoit défiant fut frapé de ce diſcours artificieux ; il fit réflexion à l'embaras qu'il venoit de remarquer ſur le viſage de Vaudray, & ne balança point à le croire coupable de la plus indigne des trahiſons. Il ne ſçût d'abord à quoi ſe déterminer ; tout le portoit à la plus affreuſe vengeance : ſon honneur attaqué par un endroit auſſi ſenſible, ſa confiance abuſée, & ſon amitié trahie, ſembloient avoir effacé de ſon cœur ſa moderation ordinaire & ſes bontés paſſées. Madame,

lui dit-il en se retirant, vous serez vengée d'un affront qui nous offense également l'un & l'autre.

Il ne fut pas plûtôt seul dans son appartement, que l'ingratitude de Vaudray se presentant à son imagination dans toute son étenduë, lui inspiroit des mouvemens de fureur dont il avoit peine à se rendre le maître; mais aussi la parfaite connoissance qu'il avoit du caractere & de la probité de son favori, le jettoit dans une irresolution plus facile à s'imaginer qu'à décrire; d'ailleurs ayant eu le tems de faire réflexion que l'accusation de la Duchesse n'étoit encore fondée que sur un simple soupçon qui malgré son apparence pouvoit lui paroître encore douteux, il se résolut avant que de se livrer aux mouvemens de sa colere, de s'éclaircir d'une chose aussi interes-

ſante pour lui; après en avoir cherché pluſieurs moyens, il crut que le ſeul dont il pouvoit ſe ſervir avec ſuccès, étoit de faire ſemblant d'exiler Vaudray; il ne douta pas que ſi ce malheureux Chevalier ſe ſentoit coupable il ne ſubit ſans aucun murmure l'arreſt qu'on alloit lui ſignifier de ſa part, puiſque la connoiſſance de ſon crime meritoit encore un traitement plus ſevere. Mais auſſi que s'il ſe trouvoit innocent, il ne chercha par toutes ſortes de moyens à ſe juſtifier de l'horreur de ſon accuſation. C'eſt pourquoi le Duc ordonna ſur le champ au Seigneur de Choiſeul d'aller lui ſignifier ſa volonté & ſon exil.

Vaudray ne fut point ſurpris d'un ordre qui l'affligeoit mortellement, il ſe détermina ſans balancer à mourir plûtôt, qu'à ſubir

une loy qui laisseroit toujours son innocence incertaine. Il obtint par ses instantes prieres, du Seigneur de Choiseul qu'il intercederoit auprès du Duc pour avoir la liberté d'aller à ses pieds se justifier, ou expirer du regret de lui avoir déplu. Choiseul qui étoit son ami particulier peignit au Duc si naturellement & avec tant d'ardeur la résolution & le desespoir de Vaudray, qu'enfin ce Prince qui n'avoit cherché qu'à se voir pressé sur ce sujet, permit qu'il vint devant lui, deffendre, s'il étoit possible, son innocence; mais pour l'intimider il se prepara avec un visage severe, à lui reprocher un crime dont il ne pouvoit s'empêcher de douter encore; pendant cet intervale, Vaudray qui ne douta point que la Ducheſſe n'eut porté l'esprit du Duc aux plus violents excès

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD LIBRARY

excès de colere, étoit dans le plus grand des embaras : il voyoit avec deſeſpoir que ſa juſtification ſeroit impoſſible s'il ne rejettoit ſur la Ducheſſe même, la malignité de ſon accuſation. Mais auſſi porter le poignard dans le cœur de ſon Prince, ſe venger par une voïe auſſi lâche, exciter le trouble & le divorce dans un lieu où la reconnoiſſance & le devoir l'engageoient par des neuds ſi ſacrés. Toutes ces réflexions ſi naturelles à un homme d'honneur, l'obligerent à taire une verité odieuſe, & à laiſſer à ſa ſeule innocence le ſoin de le juſtifier.

Il parut devant le Duc dans ce genereux deſſein, & ne le démentit point ; ce Prince eut beau par les reproches les plus ſanglants, exciter ſon reſſentiment, rien ne fut capable d'ébranler ſa glorieuſe

réſolution. Il ſe jetta à ſes pieds où fondant en larmes ; je ſuis coupable, Seigneur, lui dit-il ; non de l'horrible crime dont on m'accuſe, mais de n'avoir pas été aſſez heureux pour trouver les occaſions de vous prouver la grandeur & la ſincerité de mon zele : ſi mon attachement vous eût été connu dans toute ſon étenduë, vous m'auriez ſans doute défendu vous-même contre les ſoupçons les plus vrai-ſemblables. He bien, Seigneur, pourſuivit-il avec vehemence, puniſſez-moy du trouble que mon malheur excite dans votre ame ; c'eſt par là que je ſuis veritablement coupable ; mais ceſſez de grace de m'accuſer d'une choſe dont l'image me fait horreur. Je n'ai jamais levé les yeux ſur la Ducheſſe, qu'avec la plus profonde veneration, & ſi mon

malheur m'avoit fait concevoir pour elle des desirs trop audacieux, ma mort eut étouffé ma honte & ma foiblesse.

Le Duc ne put se contenter de raisons qui lui parurent si vagues: vous abusez encore de ma bonté, lui dit-il, en voulant me séduire par une apparence de vertu; mais je suis trop offensé pour me satisfaire d'un discours qui pouroit également servir à l'innocent comme au coupable; il me faut des preuves plus convaincantes, ou preparez-vous aux effets de ma juste indignation.

Oüi, Seigneur, je veux vous satisfaire, répondit Vaudray, & puisque vous mettez ma discretion à une si rude épreuve, j'avoüerai naturellement que j'aime le plus parfait ouvrage de la nature, depuis plusieurs années: un miste-

re charmant cache aux yeux de toute la terre la plus fidele & la plus tendre de toutes les passions. Est-il possible, s'écria le Duc, que vous puissiez être amoureux sans l'être de la Duchesse? que ne donnerois-je point pour être persuadé de votre innocence? expliquez-moy donc un mistere qui en vous justifiant vous rendra toute mon amitié. Ah! Seigneur, interrompit Vaudray, que me proposez-vous? n'exigez point l'aveu d'un secret où tout le bonheur de ma vie est attaché, & qui me rendroit coupable de la plus lâche indiscretion, contentez-vous, s'il vous plaît de sçavoir que je suis lié à celle que j'adore par des neuds si charmans, que la mort seul peut les rompre; mais qui me répondra, interrompit encore le Duc, de la verité de vos paroles?

mon honneur & ma foi, répondit sans balancer Vaudray, fiez-vous-y, Seigneur, & ne me forcez point pour me laver d'un crime imaginaire, d'en commettre un qui blesseroit tous les devoirs ensemble.

Quoique le Duc fut ébranlé il auroit sans doute voulu satisfaire entierement sa curiosité; si dans le moment même l'on ne fût venu l'avertir avec beaucoup d'empressement, que le Sire de la Viéville venoit d'arriver de la part du Comte de Flandre, pour une affaire de la derniere importance. Vaudray, lui dit le Duc, retirez-vous, allez vous préparer à l'éclaircissement qu'il me faut, rien ne peut vous en dispenser; c'est à ce prix que j'attache la liberté que je vous laisse; vous pouvez cependant rester à la Cour, j'engage-

rai la Ducheſſe à vous y ſouffrir.

Ce genereux Chevalier, que trop de fortune rendoit malheureux, ſe retira chez lui plein de reconnoiſſance pour les bontez de ſon Maître, mais accablé de douleur, il prévoyoit que la Ducheſſe ne s'en tiendroit pas à cette premiere tentative : il ne douta pas qu'il ne ſuccombât à la fin ſous les efforts redoublés de cette dangereuſe ennemie ; cette fâcheuſe idée le mettoit dans une agitation qui ne lui laiſſoit aucun repos. Il flottoit entre mille penſées differentes ſans pouvoir ſe fixer ſur aucune. Il paſſa la nuit dans cette cruelle incertitude, & le lendemain l'heure étant venuë de ſe rendre au Palais ; il y porta le même trouble ſans pouvoir découvrir ſur le viſage de ſon Maître, s'il étoit revenu de ſes

fâcheuſes préventions. Enfin après avoir rempli les devoirs de ſa charge, il ſe retiroit chez lui lorſqu'un inconnu lui rendit une lettre avec beaucoup de précaution & s'éloigna ſi promptement qu'il ne put s'informer de qui elle pouvoit être.

Il ſe preſſa d'arriver pour éclaircir ce nouveau miſtere : il ne fut pas plûtôt dans ſa chambre, qu'ayant ouvert ce billet il y trouva ces mots.

BILLET.

Vous êtes ſorti triomphant, mais n'eſperez pas toujours vaincre ; la fureur & le dépit vous préparent encore de nouveaux combats : vous y ſuccomberez ſans doute ſi vous ne mettez l'amour dans vos interêts ; ſongez à ce que vous meritez, pour

penſer à ce que vous devez craindre: l'on vous offre la guerre ou la paix; choiſiſſez.

Vaudray comprit aiſément que ce Billet venoit de la Ducheſſe; mais l'alternative qu'on lui propoſoit ne put le faire balancer ſur le juſte parti qu'il avoit pris; cependant cette Princeſſe avoit paru s'appaiſer quand le Duc lui avoit rendu compte de ſa converſation, avec celui qu'elle vouloit perdre: elle avoit eu le tems de faire reflexion ſur la promptitude avec laquelle elle avoit accuſé un homme qu'elle aimoit, & ſur le peu d'apparence de toucher ſon cœur par une voïe auſſi cruelle: elle ſe ſçût bon gré de n'avoir pas pouſſé ſon accuſation auſſi loin que ſon dépît l'avoit d'abord voulu contraindre.

elle

elle ne fit donc aucune difficulté de convenir que peut-être avoit-elle donné une fauſſe interpretation aux paroles de Vaudray qui ne partoient aparament que d'un excés de zele & de reſpect: l'eſprit du Duc qui ne cherchoit qu'à ſe calmer fut charmé de la laiſſer dans un état plus tranquille; mais l'aveu que Vaudray avoit fait d'un amour caché auroit tout de nouveau rallumé la colere de la Ducheſſe ſi ſon cœur ne lui eut fait imaginer qu'il s'étoit ſervi de cette adreſſe pour ſe tirer avec eſprit d'une trop preſſante curioſité; elle ne pouvoit même s'empêcher d'être touchée de la diſcretion qu'il avoit fait paroître pour une perſonne dont le procedé en meritoit ſi peu. Son cœur étoit attendri de cet effort genereux, & ſentit dans cet inſtant de la pitié & de la re-

connoissance ; mais elle ne conserva pas long-tems ces équitables sentimens : elle s'étoit flattée que Vaudray profiteroit des occasions qu'elle lui fourniſſoit de l'entretenir ; mais au contraire, ayant remarqué le peu d'effet que son Billet avoit produit dans son cœur ; & le soin qu'il prenoit de l'éviter, elle sentit réveiller sa fureur d'autant plus violament qu'il s'y étoit joint une étincelle de jalousie, & revenant bientôt à ses premiers desseins de vengeance, elle employa pour y réüssir les plus indignes artifices. Celui qui s'offrit d'abord à son imagination, lui parut infaillible ; elle ne douta point que feignant une grosseſſe, le Duc charmé n'accorda tout à l'impetuosité de ses desirs, & que par ce moyen elle ne porta d'inévitables coups à l'ingrat qui la mépriſoit;

Il eſt aiſé de s'imaginer les tranſports de joïe du Duc quand cette artificieuſe Princeſſe eut fait briller à ſes yeux une eſperance ſi flatteuſe; ſon amour en augmenta, ſon cœur ſenſible à un bonheur ſi peu attendu, redoubla ſa complaiſance, & lui fit chercher dans les fêtes les plus galantes à lui rendre une partie du plaiſir qu'elle lui faiſoit reſſentir. Ce ne fut pendant quelque temps que fêtes & que jeux: chacun s'efforçoit avec empreſſement à faire connoître au Duc la part ſenſible que tous ſes ſujets prenoient à ſa felicité; le ſeul Vaudray étoit contraint par bienſeance de ſe joindre à la voix publique. Il s'imagina facilement que le but de cette groſſeſſe feinte ou veritable étoit de le perdre, le caractere du Duc lui étoit connu, & la malignité de la Ducheſſe lui

faiſoit tout craindre : il n'éprouva que trop la verité de ces conjectures. Cette dangereuſe Princeſſe profita avec ſuccès du redoublement de paſſion qu'elle avoit ſçû s'attirer.

Un jour que le Duc lui proteſtoit que rien ne manqueroit plus à ſon bonheur, puiſqu'il alloit avoir un gage de ſon amour. Je ne puis me perſuader, lui dit-elle en le regardant tendrement, que vous ayez autant de paſſion que vous cherchez à me le faire croire ; le ſucceſſeur que vous eſperez eſt tout ce qui vous plait en moy : je ne m'en ſuis que trop apperçû par le peu de cas que vous fites il y a quelques jours, de mes plaintes contre Vaudray ; cet inſolent favori l'a empotté ſur moy, ſa faveur m'a contrainte de ſouffrir un affront, & d'en paroître ſatisfaite

pour vous plaire ; car enfin je n'ai plus lieu de douter de ſa témeraire hardieſſe ; ſes yeux ne m'ont que trop confirmé ce que ſa bouche vouloit me dire ; mais vous vous êtes laiſſé ſéduire par un diſcours trompeur, & vous avez pris pour une excuſe ſuffiſante le ridicule amour qu'il vous a ſuppoſé. Pourquoi vous auroit-il caché, Seigneur, dans une occaſion auſſi preſſante l'objet de cette paſſion ſecrette, ſi ſon audace ne la lui avoit inſpiré pour moy ? eſt-il naturel qu'il ait pû dérober aux yeux de toute une Cour attentive à ſes démarches, ſes aſſiduités pour une perſonne qui auroit veritablement touché ſon cœur ? ceſſez donc, continua-t-elle de vous laiſſer ſurprendre par un piege auſſi groſſier ; examinez par vous-même un miſtere où votre honneur eſt in-

tereſſé: forcez votre favori à nommer celle qu'il aime; s'il y conſent il ſera facile de démêler la verité du menſonge, & s'il s'obſtine au ſilence, demeurez perſuadé que je ſuis l'objet de ſon temeraire amour.

Pendant ce diſcours le Duc qui en examinoit la vrai-ſemblance, en demeura ſi perſuadé qu'il s'accuſa en ſecret, de foibleſſe de s'être rendu à une ſi legere aparence: cette réfléxion le ſaiſiſſant tout d'un coup: vous avez raiſon s'écria-t-il, Madame, mon aveugle bonté m'a ſéduit; mais grace au Ciel vos conſeils vont m'aider à réparer ma faute, j'aurois même déja penetré un ſecret qui me devient ſi important, ſi vous ne m'aviez paruë revenuë de vos premiers ſoupçons. Je contraindrai Vaudray à s'expliquer clairement,

s'il hésite à me donner cette satisfaction, il doit s'attendre aux plus violents effets de ma colere.

Après cette conversation le Duc sortit pour se rendre à une chasse de sanglier qu'il avoit ordonné : les Dames y étoient en habit d'Amazones dans un équipage galand qui relevoit encore leur beauté naturelle : tous les Seigneurs de la Cour y étaloient à l'envie leur bonne mine & leur magnificence; enfin la beauté de cette cavalcade auroit été parfaite si la charmante Comtesse de Vergi avoit pû s'y trouver; mais une legere indisposition dont elle prit le prétexte avec plaisir, la retint dans ses terres.

Chacun se dispersa dans les routes de la forêt; mais le Duc oubliant pour ce jour là son ardeur pour la chasse, se fit suivre par

Vaudray jusqu'au bord d'une fontaine où il s'assit, & lui ordonna d'en faire autant. Son air étoit sombre, ses yeux paroissoient irrités, & son malheureux favori n'eut pas de peine à connoître qu'il alloit essuïer quelque nouvel orage. En effet ce Prince rompant brusquement le silence; il n'est pas juste, lui dit-il que vous troubliez plus long-tems le bonheur de ma vie; l'esperance où je suis de me voir bientôt un successeur mettroit le comble à ma felicité si vous seul n'empoisonniez cette douceur: il faut choisir, poursuivit-il, avec un ton de voix plus élevé, de perdre mon amitié, ma confiance, & peut-être la vie, ou de me déclarer sans hésiter le nom de celle que vous aimez, & tout le secret de votre amour, mon honneur exige cette obéïssance;

les soupçons ne peuvent s'effacer de l'ame d'un Prince, que par le sang ou par la sincerité : parlez donc, & rendez-vous digne de mon amitié ou de ma haine.

Seigneur, répondit respectueusement Vaudray, je consentirois à perdre la vie plûtôt qu'à découvrir mon secret, si par ma mort je pouvois vous convaincre de mon innocence : vos bontez ébranlent plus ma constance que l'horreur des plus cruels suplices. Je vois avec desespoir que ma destinée me rend l'instrument fatal qui s'oppose à votre tranquilité : je vous dois tout, & cependant une apparence trompeuse me fait paroître ingrat. He bien, Seigneur, pour vous prouver ma sincerité & ma reconnoissance, je vais vous déclarer la seule chose qui fait le bonheur de ma vie ; mais s'il m'é-

toit permis d'exiger un ſerment de mon Prince de ne jamais révéler ce qu'il veut que je lui confie, je regarderois cette grace comme la plus conſiderable de toutes celles dont il m'a comblé. Ne craignez rien répondit impatiemment le Duc, je jure par tout ce qui m'eſt de plus ſacré, de garder inviolablement le ſilence ſur tout ce que vous pourez me dire : puiſque vous avez la bonté de me raſſurer, répartit Vaudray, je vais, Seigneur, par un aveu ſincere remettre le calme dans votre eſprit : à ces mots ayant gardé un moment le ſilence pour ſe rapeller les particularités de ſon diſcours, il le commença en ces termes.

HISTOIRE DE VAUDRAY, ET DE MADAME DE VERGI.

VOus allez ſans doute convenir, Seigneur : par la conſequence du ſecret que je vais vous confier combien je vous ſuis veritablement attaché, puiſque j'oublie mes promeſſes les plus inviolables, & que je trahis ce qu'il y a de plus parfait dans l'univers, pour contribuer à votre repos, vous ſerez d'autant plus perſuadé de cette verité, quand vous ſçaurez que malgré l'amitié tendre qui me joint à mon frere, il igno-

re un miſtere ſi précieux. Préparez-vous s'il vous plait à m'entendre repeter ſouvent des faits publics qui vous ſont parfaitement connus; mais leurs circonſtances ont une liaiſon ſi neceſſaire avec mes avantures particulieres, que je n'en puis obmettre aucune.

Je vous avoüerai donc, Seigneur, que j'ai connu l'amour preſqu'auſſitôt que je me ſuis connu moi-même; la belle Madame de Vergi votre niece m'a fait ſentir preſqu'en naiſſant cette tendre inclination, qui dans la ſuite a produit la paſſion la plus forte & la plus conſtante.

A ces mots le Duc laiſſa voir beaucoup de ſurpriſe ſur ſon viſage, mais ne voulant point interrompre Vaudray, il lui fit ſigne de pourſuivre.

Pardonnez ma temerité, Sei-

gneur, reprit-il, elle m'a fait concevoir des penſées trop élevées, mais les mouvemens impetueux de l'amour laiſſent peu l'uſage des reflexions; d'ailleurs j'étois ſi jeune lorſque je commencai d'aimer, que cette ſeule raiſon fait mon excuſe. Vous ſçavez, Seigneur, que la charmante Laure de Lorraine a été élevée dans cette Cour avec les Princeſſes filles du Comte d'Albon, & que dès ſa plus tendre jeuneſſe elle donnoit de grandes eſperances pour les perfections du corps & les agrémens de l'eſprit; les bontés dont vous honoriez mon pere, nous donnoient un accès facile dans le Palais, & j'avois ſouvent l'honneur d'être admis aux amuſemens des Princeſſes : ce fut par cette fréquentation que mon âge autoriſoit, que commença dans mon cœur cette

paſſion qui ne finira qu'avec ma vie; la jeune Laure m'inſpiroit des ſentimens dont j'ignorois la cauſe; je n'étois ſenſible qu'au plaiſir de la voir, & je ne connoiſſois d'inquietude que par ſon abſence. Je ne vous redirai point, Seigneur, les petites particularités de notre enfance, qui toutes charmantes qu'elles ſont encore à mon ſouvenir, vous ennuïeroient ſans doute, & je ne m'arrêterai qu'aux choſes qui pouront le plus vous faire connoître l'excès de mon amour. Les petits ſoins que j'avois rendus avec empreſſement à ma jeune Princeſſe avoient paru la toucher: avec quels tranſports n'avois-je pas remarqué qu'elle n'étoit pas inſenſible à mon attention à lui plaire? Nous paſſames quelques années dans cette heureuſe tranquilité: il eſt

vrai que nous n'avions pas assez d'experience pour démêler ce qui rendoit nos sentimens si doux; mais aussi nous goûtions sans trouble & sans contrainte le plaisir de nous aimer & de nous voir sans cesse. Cette paisible situation ne dura pas long-tems, je m'apperçûs bientôt que des sentimens plus vifs s'emparoient de mon ame.

Ce fut à l'occasion d'un Tournois que vous fites publier, Seigneur, que l'amour me fit sentir par la difference de ses mouvemens, que j'allois cherement païer la tranquillité de mes premieres années. J'avois à peine seize ans, & l'on me flattoit déja de réussir avec succés dans les exercices ou je m'appliquois avec ardeur, autant pour plaire à la belle Laure, que par l'émulation

qui regnoit entre plusieurs jeunes Seigneurs, avec lesquels j'étois elevé, vous aviés ordonné Seigneur que tous les Chevaliers du Tournois soutiendroient la beauté de leur maitresse, chacun se preparoit à cette superbe feste pour donner à l'envie des marques d'adresse & de magnificence, mon pere qui s'y disposoit comme les autres, plutôt par honneur que par aucun autre motif tomba malade, & quoique son mal ne fut ny considerable, ni dangereux, il lui ôta pourtant l'idée de s'y trouver, vous le choisites pour être un des Juges du Camp; je n'avois par mal-heur aucune part à un divertissement qui auroit si fort flatté mon inclination, lorsque quelque temps avant qu'il commença, m'étant rendu dans l'appartement

l'appartement où les Princeſſes prenoient ordinairement leurs plaiſirs, je fûs extrememement ſurpris de n'y point trouver Laure & d'apprendre que contre ſon ordinaire elle n'avoit point voulu ſortir de ſa chambre, j'y courus avec cette liberté qui m'étoit encore permiſe, je la trouvai dans un abbattement qui me ſurprit & m'inquieta, qu'avez vous charmante Princeſſe lui dis-je qui peut cauſer la triſteſſe ou je vous vois, ne m'en faites point un miſtere, car vous n'ignorés pas que je ſacrifierois mille fois ma vie pour vous prouver à quel point je vous aime; à ce diſcours la jeune Laure ſortit de ſa rêverie, & me regardant avec douceur, je ſçai, me dit-elle, que je n'ai point de meilleur ami

que vous ; mais je ſcai en même temps que vous ne pouvez rien pour diſſiper la mauvaiſe humeur où je ſuis : la raiſon pourroit le faire, mais j'avoüe, pourſuivit-elle avec un petit emportement aimable, que je ſuis encore trop jeune pour ſuivre ces leçons. Que je ſerois heureux, aimable Laure, interrompis-je précipitament, ſi vous rejettiés toûjouts les conſeils qu'elle pourra vous donner au préjudice de ma paſſion. La Princeſſe étoit trop occupée de ſon dépit, pour faire attention à la tendreſſe de mon diſcours. Je craindrois, continua-elle, de découvrir à tout le monde le ſujet de mon chagrin ; mais je compte ſi-fort ſur votre amitié, que je vous avoüerai ſans craindre une raillerie que je merite, que je ſuis veritablement piquée de

voir que mon âge empêche qu'aucun homme de cette Cour ne veüille entreprendre de ſoutenir ma beauté : hé bien, aimable Princeſſe, il faut vous conſoler, lui dis-je ! mon amour me fera trouver les moyens de vous ſatisfaire, je ſoutiendrai contre toute la terre que vous ſeule meritez le prix que l'on a la temerité de vous diſputer ; faites-moi l'honneur de me recevoir pour Chevalier, confiez-moi cette glorieuſe entrepriſe, & vous verrez que, malgré ma jeuneſſe, la force de ma paſſion me fera ſoûtenir la gloire d'un ſi beau choix. Quoique la Princeſſe parut touchée d'une offre qui la flattoit, elle s'en défendit avec une bonté & un eſprit au-deſſus de ſon âge, & j'eus lieu d'être content de connoître que la difficulté qu'elle faiſoit, ne rou-

loit que ſur le péril où je voulois m'engager. Enfin vaincuë par mes preſſantes importunitez, elle conſentit à recevoir cette preuve de mon amour, & voulut bien m'en donner une ſi touchante de ſa confiance; mais elle me fit promettre que quelque ſuccès que pût avoir mon entrepriſe, je tairois à toute la terre le motif qui m'y avoit engagé; cette permiſſion me cauſa un tranſport de joye qui ſembloit m'annoncer la victoire, je ne ſongeois plus qu'à me preparer ſecrettement à cette illuſtre fête, j'en trouvay bien-tôt le moyen: les armes que mon pere avoit fait faire pour lui, lui devenant inutiles, ſervirent très-à-propos à mon deſſein, j'étois aſſez grand pour mon âge, & par-là elles me devinrent convenables. Je ne vous dirai point, Seigneur,

les particularitez d'une fête qui ne tiroit ſon luſtre & ſes agrémens que de vos ordres & de votre preſence: je laiſſai donc commencer le tournois, ne voulant m'attacher qu'au vainqueur, & quand j'eus remarqué que rien ne pouvoit plus reſiſter à la bonne fortune de Gerard de Vienne, j'eus la temerité de m'avancer dans la lice, & de le défier la lance à la main; j'avois eu le temps de faire graver ſur mon bouclier la Déeſſe de la jeuneſſe environnée d'amours, & celle de Cythere qui paroiſſoit deſeſperée de cette préference, j'avois fait écrire au tour en gros caracteres: HEBE' L'EMPORTE SUR VENUS.

De Vienne me reçût avec cette force & cette adreſſe qui lui ſont ſi naturels; mais mon bonheur voulut que dans les trois courſes

preſcrites il ne pût remporter aucun avantage ſur moi, nous en vinmes donc au combat de l'épée qui par la loi du tournois devoit ſe terminer auſſi à trois coups, mais de Vienne trouvant une reſiſtance à laquelle il n'étoit point accoutumé, ſortit des bornes ordinaires, & combattit avec une animoſité qui nous fut également funeſte. Je fus aſſez heureux pour lui percer la cuiſſe, mais trouvant le défaut de mes armes il me paſſa ſon épée au travers du corps, je tombai de ce furieux coup entre les bras de mon pere qui étoit accouru avec les autres Juges du Camp pour nous ſeparer.

Jugez, s'il vous plaît, quelle fut ſa ſurpriſe quand, après avoir délaſſé les courroyes de mon caſque, il m'eût reconnu. Son extrême douleur parvint juſqu'à

vous, Seigneur, & vous eûtes la bonté de vous y intereſſer. L'on m'emporta, & l'on fut aſſez long-temps ſans aucune eſperance pour ma vie; enfin la bonté des remedes me fit ouvrir les yeux, & quelques inſtans après je repris l'entier uſage de mes ſens: alors on voulut s'informer du motif de ma folle entrepriſe, mais les Chirurgiens défendirent de me faire parler avant qu'ils euſſent levé le premier appareil.

Cependant m'en croirez-vous, Seigneur, ſi j'oſe vous aſſurer que la facheuſe ſituation où je me trouvay, me faiſoit ſentir une certaine douceur qui l'emportoit infiniment ſur ce que je ſouffrois, & ſur le peril dont j'étois menacé, j'avois donné une preuve éclatante de mon courage, & fait connoître en même temps à ma chere

Princeſſe à quel point je l'aimois ; mon unique inquietude étoit de ſçavoir quel effet cette action auroit produit dans ſon cœur, je ne fus pas long-temps ſans en être informé.

Aprés que les Chirurgiens eurent unanimement jugé que ma bleſſure, quoique dangereuſe, n'étoit pas mortelle, vous me fites vous-même, Seigneur, l'honneur de venir vous informer de mon état, & vous réjoüir de l'heureuſe nouvelle que l'on me donna pour ma vie. Il me ſouvient toujours qu'après avoir blamé ma folle temerité, vous loüates ma genereuſe audace dont la gloire ſeule vous parut le motif; toute la Cour ſuivit votre exemple & vos ſentimens, la deviſe galante dont j'avois orné mon Ecu fit cependant balancer quelques perſonnes ſur

ce

ce qu'on en devoit croire, mais je soutins si hardiment & avec tant de naïveté, que cette Hebé dont j'avois parlé étoit une allusion à ma propre jeunesse, qu'enfin je persuadai les plus incredules ; quelques jours après les jeunes Princesses élevées dans le Palais me firent l'honneur de me visiter, conduites par Madame d'Albon ; la charmante Laure étoit de leur nombre : après les premiers discours, mon pere aïant eu soin d'entretenir la Comtesse ; Laure s'approcha de mon lit, & pendant que cette badine jeunesse s'amusoit à regarder la devise de mon Bouclier, elle eut le tems de me dire qu'elle étoit sensible à ce que j'avois fait pour sa gloire ; vous avez risqué votre vie, ajouta-t-elle, mais soïez persuadé que ma reconnoissance égale la gran-

deur ne l'action que vous avez entreprise pour me plaire.

Divine Laure lui répondis-je, cette reconnoissance que vous m'offrez est sans doute bien flatteuse; mais j'ai moins travaillé pour l'obtenir, que pour toucher votre cœur d'un sentiment plus tendre. Je vois bien m'interrompit la Princesse en soûriant, qu'il est aussi difficile de moderer votre ardeur dans les combats, que votre empressement auprès des Dames; mais enfin, Vaudray, songez à rétablir une santé à laquelle je m'intéresse; vous avez trouvé le moïen de me la rendre chere, ne m'en faites pas dire davantage, une plus longue conversation nuiroit également à votre gueriſon, & à ce que je me dois à moi même: à ces mots elle rejoignit les Princesses ses cousines

qui s'occuperent encore quelque tems de mes Armes & ſe retirerent enſuite.

Cependant la bonté de mon tempérament joint à la ſatisfaction de mon cœur, produiſirent bientôt un heureux changement; la fiévre me quitta, les forces me revinrent, & je me vis peu de jours après en état de ſortir du lit, & bientôt de la chambre. Mon premier ſoin, Seigneur, fut d'aller vous remercier des graces dont vous m'aviez honoré, après quoi je volai à l'appartement de ma Princeſſe. Charmante Laure, lui dis-je, en me jettant à ſes pieds je viens vous offrir cette vie que vos bontés m'ont conſervée: vous l'avez rendu ſi glorieuſe en l'employant pour votre ſervice, qu'il y auroit de l'inhumanité à détruire votre ouvrage.

Il seroit heureux pour moi, repartit Laure, en me faisant relever avec une douceur qui me charma, que j'eus en effet contribué au rétablissement de votre santé, j'avois trop imprudemment exposé votre vie pour ne pas vous avoüer que je vous revois avec plaisir : mais je vous dirai plus ; le danger où je vous avois jetté a failli à m'être aussi funeste qu'à vous, puisque je n'aurois pû me consoler de vous avoir précipité moi-même dans un péril aussi évident, mon imprudente jeunesse m'avoit caché la consequence du dessein auquel j'avois consenti ; vous ne devez pas m'en sçavoir mauvais gré, puisqu'elle vous a fourni l'occasion de faire éclater votre valeur.

Ingrate Princesse, lui répondis-je, c'est au public à loüer mon

courage ſi j'ai eu le bonheur d'en faire paroître ; mais permettez-moi de vous dire que ce n'eſt point à vous à me faire enviſager d'autres biens que ceux que l'amour peut prétendre ; lui ſeul m'a guidé, & j'aurois lieu de m'en plaindre s'il vous laiſſoit prendre le change ſur ce qu'il m'a fait faire pour vous. Ces diſtinctions ſont delicates, interrompit Laure en ſouriant, mais enfin je vous dois trop pour vous laiſſer en doute ſur ce que je penſe, ſçachés donc que je ne ſuis point ingrate, mais Vaudrai, l'action que vous venez de faire porte avec elle un caractere ſi paſſionné qu'en me faiſant connoître tout ce qu'elle peut prétendre ; elle m'ouvre les yeux ſur des ſentimens dont mon enfance m'a empêché juſqu'apreſent de ſentir la conſequence : je

dépens d'un Prince jaloux de son rang, qui sans doute joindra ma destinée à quelqu'un de tres-élevé, je lui obéïrai quoique mon inclination s'y puisse opoſer. Que pouvez-vous donc attendre d'un inutile amour ? je ſuis née Princeſſe, & j'en dois ſoûtenir le caractere aux dépens de ma propre vie. Préparez-vous donc ; mon cher Vaudray, à me voir étouffer une inclination que je veux bien vous avoüer que toute ma gloire aura bien de la peine à détruire.

Comme je me préparois à répondre à un diſcours ſi obligeant & en même tems ſi cruel à mon amour, une des femmes de la Princeſſe vint l'avertir que vous la demandiez, Seigneur, dans votre appartement : je ſortis du ſien, auſſi rempli de douleur que d'admiration pour cette charman-

le perſonne ; ces nobles ſentimens augmenterent ma tendreſſe quoique directement oppoſés à mon bonheur, je les trouvai ſi conformes à ce qu'ils devoient être, que je ſoupirai autant de ne les pouvoir condamner, que du mal qu'ils devoient me faire.

Cependant, Seigneur, depuis ce jour là ; la Princeſſe commença de m'éviter, elle me retrancha inſenſiblement les libertés que la grande jeuneſſe m'avoit permiſes, je m'apperçûs, ſans pouvoir la blâmer, qu'il falloit dorénavant ſoupirer ſans le dire.

Deux années s'écoulerent dans cette fâcheuſe contrainte, mes yeux étoient les ſeuls interpretes de mon cœur, & je liſois quelques fois dans ceux de ma Princeſſe qu'elle partageoit la peine qu'un trop cruel devoir nous im-

poſoit; mais helas quelle foible conſolation pour un cœur auſſi enflamé qu'étoit le mien, dans ce tems-là pour ſurcroît de deſeſpoir mon pere ſans conſulter mon inclination réſolut de me marier avec Blanche de Beaufremont qui auroit pû paſſer avec juſtice pour la plus belle perſonne de la cour, ſi la charmante Laure n'en eût fait le ſeul ornement. L'on vous en parla, Seigneur, vous y donnâtes votre conſentement, & je ne ſçû qu'après ce moment le joug auquel on vouloit m'aſſujettir; mon pere m'en parla comme d'une choſe entierement réſoluë qui devoit ſe conclure dans peu de jours. Jugez quelle fut ſa ſurpriſe quand il me vit obſtiné à refuſer les avantages qu'il me promettoit avec une auſſi belle perſonne que Mademoiſelle de Beaufremont: il eut

beau me faire valoir la grandeur de cette alliance, & le juſte reſſentiment qu'une maiſon illuſtre auroit de mon refus, je demeurai ferme dans ma premiere réſolution malgré l'autorité dont il voulut ſe ſervir. Il vous engagea même, Seigneur, à me dire la part que vous daigniez y prendre, vous le fites avec bonté, la Princeſſe eut auſſi la cruauté de m'en preſſer, mais je crus remarquer que dans cette occaſion ſes paroles trahiſſoient les ſentimens de ſon cœur: à ces preſſantes ſollicitations j'alleguai avec tant de vivacité ma grande jeuneſſe & le peu de goût que je me ſentois pour le mariage, que non ſeulement j'eus à ſoûtenir l'indignation de mon pere, mais encore l'aigre reſſentiment des Seigneurs de Beaufremont: je negligai ces vains mal-

heurs contant d'avoir donné une nouvelle preuve de mon amour à ma Princeſſe.

Je m'apperçus bientôt de l'heureux effet que ma réſiſtance avoit produit dans le cœur de Laure. Un jour je la rencontrai qui ſortoit de l'appartement de la feu Ducheſſe : Vaudray, me dit-elle en paſſant bruſquement, je connois tout le prix de ce que vous faites pour moy ; mais que pourront vous ſervir des ſacrifices dont vous ne pouvez jamais attendre qu'une inutile pitié, vous refuſez une fortune brillante pour une perſonne qui ne peut partager que vos malheurs. En achevant ces mots elle s'échapa ſi promptement que je ne pûs rien lui répondre : je demeurai enchanté de ce qu'il y avoit d'obligeant dans ces paroles, & je benis cent fois l'heu-

reuſe fermeté qui me les avoit attirées : mais bientôt de triſtes réflexions me firent connoître que ma Princeſſe quelque tendre qu'elle fût, ne pouvoit comme moi s'oppoſer à des ordres abſolus, & que quelque fortuné rival m'enlevroit dans peu la foible eſperance qui prolongeoit ma vie ; En effet ce tems cruel arriva, & je ſentis toutes les peines que je n'avois que trop bien prévû. La beauté de Laure qui commençoit d'attraper ce point de perfection où elle eſt parvenuë, m'attira de redoutables rivaux ; le Comte de Vergi, par l'honneur qu'il avoit de vous appartenir, déclara ſon amour, & le fit remarquer par ſes empreſſemens à plaire à la Princeſſe, & par les fêtes magnifiques qu'il lui donna.

Je fus épouvanté d'une concur-

rence si dangereuse, elle me réduisit au desespoir, malgré le peu d'esperance que je devois naturellement avoir; l'idée de voir ce que j'aimois entre les bras d'un autre, venoit à bout de toute ma constance: mais, grand Dieu! que mon inquietude redoubla lorsque le bruit courut que le Comte de Vergi avoit été assez heureux pour obtenir de vous, Seigneur, la charmante personne qui le faisoit soupirer. Pour lors ma fureur fut sans bornes; mille pensées funestes s'emparerent de mon esprit; je formai cent résolutions contre la vie du Comte, mais la raison, & même l'amour me firent bientôt comprendre que par cet inutile éclat, non seulement je perdrois l'objet de ma tendresse, mais encore que je n'en serois pas plus heureux puisqu'un autre pou-

soit profiter de mon desespoir.

La Princesse qui s'apperçût de mon trouble, voulut bien par des regards favorables, & quelques paroles obligeantes remettre quelque tranquilité dans mon ame, la pensée de la voir s'interresser à mes peines ralentit l'impetuosité de mes premiers mouvemens; & l'arrivée des Comtes de Bar & de Bresse, servit encore à moderer mes transports.

Ces Princes parurent à la Cour avec une magnificence digne de leurs rang & du dessein qu'ils avoient de remporter le prix des Courses que la passion du Comte de Vergi avoit fait publier. Ils étoient suivis d'un grand nombre de Seigneurs de leurs Etats. Le Comte de Bar avoit à sa suite les Sires de Lenoncour, Rachecourt, Gustine, Somieure, Saint-Blain;

& celui de Breſſe avoit avec lui les Seigneurs de la Baume, Montrevel, De Salle, Dalbigny, de Copet & pluſieurs autres.

Vous vous ſouvenez ſans doute Seigneur, combien le Comte de Bar quoique bien fait avoit l'air cruel & farouche, & que la phiſionomie de celui de Breſſe étoit fourbe & artificieuſe, & qu'il ne la démentoit point par ſa conduite: enfin tels qu'ils étoient; ils devinrent tous deux en mêmetems amoureux de Laure; ils lui en donnerent des preuves éclatantes: cette puiſſante diverſion me cauſa un plaiſir qu'on ne ſent point ordinairement à la connoiſſance de ſes rivaux: je ne doutai point qu'ils ne balançaſſent la fortune de Vergi. En effet ces deux Princes chercherent par toutes ſortes de ſoins & d'empreſſemens

à meriter la préference. Les fêtes, les bals, les tournois devinrent des plaiſirs journaliers, & ces trois rivaux amoureux & magnifiques s'efforcerent à l'envie d'obtenir le prix de leur amour : enfin tout reſpiroit la gallanterie ; moi ſeul plongé dans les plus affreux chagrins, je gemiſſois en ſecret de traîner une vie ſi infortunée, car je ne doutai pas qu'à la fin un des trois ne fût choiſi : je fus ſi fort tourmenté de cette nouvelle idée, que ne pouvant reſiſter à l'inquietude qu'elle me donnoit je me réſolus d'écrire à ma Princeſſe, & je m'en tins à ces mots.

BILLET.

Je meurs, divine Princeſſe, tout m'abandonne, hors mon amour qui me conduira dans le tombeau : l'eſpe-

rance qui ſoutient ſeule les amans malheureux, s'eſt éloïgnée pour jamais de mon cœur, commandez-moy donc de terminer une vie ſi cruelle ou permettez que j'aille à vos pieds recevoir l'ordre de vivre.

Je mis ce Billet ſur moi dans le deſſein de le donner à la Princeſſe; l'occaſion s'en preſenta dès le ſoir même : un bal magnifique qu'il y avoit au Palais, & la liberté qu'il y avoit d'entrer maſqué, me donna auſſi celle d'approcher de la belle Laure, je fus aſſez heureux pour en eſtre reconnu, & pour lui faire recevoir mon billet, elle le prit ſi adroitement que perſonne ne pût s'en apercevoir, & ſur le pretexte de lire des vers que le Comte de Bar avoit fait pour elle, je remarquai qu'elle liſoit ce que mon amour avoit dicté : elle voulut

voulut bien par des regards pleins de langueur me faire voir qu'elle étoit touchée de mes peines.

Je me retirai cependant dans l'incertitude de la réponſe que j'eſperois, j'attendis le lendemain avec une impatience extrême ; mais ce jour qui devoit, ſelon moi, me procurer quelque conſolation, faillit à me couter la vie : je m'étois attendu que chez le Comte de Vergi qui donnoit à ſon tour une ſuperbe fête, je recevrois par la même voïe les ordres de ma Princeſſe, je m'y rendis le plus ſimplement maſqué qu'il me fut poſſible afin de n'eſtre reconnu que d'elle.

Mais elle fut toûjours tellement environnée d'une foule importune, qu'il me fut impoſſible de m'en faire remarquer. Après avoir perdu l'eſperance de pouvoir l'a-

border dans cette tumultueuſe aſſemblée, je pris le parti de me retirer dans un endroit aſſez obſcur qui conduiſoit à ſon appartement dans l'eſperance qu'en ſe retirant elle pourroit m'inſtruire de ſa volonté.

J'y avois à peine rêvé un moment à ma cruelle deſtinée qui me forçoit à chercher le ſilence, & l'obſcurité, pendant que mes rivaux joüiſſoient de la liberté de faire éclater des ſentimens qui n'étoient ni ſi vifs ni ſi tendres que les miens : lorſque deux maſques qui ne m'apperçurent point vinrent dans l'endroit où j'étois pour s'y entretenir plus comodément : comme je les reconnus facilement pour les Comtes de Bar & de Breſſe, & qu'il eſt naturel à un amant jaloux de vouloir penetrer dans le ſecret de ſes rivaux, je fus

charmé de n'en eſtre point vû: auſſi le Comte de Bar prenant la parole avec emportement, nos deſtinées ſont ſans doute égales, Seigneur, dit-il à celui de Breſſe, & le Duc de Bourgogne vous aura fait ſentir comme à moi la préference qu'il donne à Vergi: je ne ſçai quel effet ſon indigne refus a produit dans votre ame, pour moi j'en ſuis tranſporté de la plus violente colere, j'en aurois ſur le champ donné des marques ſanglantes ſi je n'avois eſperé des ſentimens plus favorables de celle que nous aimons tous deux; mais je viens d'être éclairci que ſon ingratitude pour nous, ſurpaſſe l'injuſtice du Duc, j'ai entendu cette foible Princeſſe donner à Vergi un rendez-vous, & lui ordonner de ſe trouver demain à huit heures du ſoir dans

la grotte neuve des jardins du Palais.

Ah, Seigneur! que m'apprenez-vous, interrompit le Comte de Bresse, vous ne confirmez que trop par ce cruel discours, le juste soupçon où j'étois par un billet que je viens de voir sortir de la poche de Laure pendant qu'elle dansoit avec Vergi.

Tenez, continua-t-il, en lui presentant ce fatal papier, lisez la confirmation de notre malheur; le Comte de Bar le prit, & s'étant approché de la seule lumiere qui étoit dans cet endroit, il lut à demi haut ces paroles que j'entendis distinctement & qui me sont restées dans la memoire.

BILLET.

Mon cœur voudroit calmer vos

agitations ; mais que peut-il pour vôtre ſoulagement ? moderez cependant vos inquietudes vos rivaux ſont plus à plaindre que vous ; & pour achever de vous ſatisfaire autant que je le puis, ſoyez certain que je partage vos peines, & que je vais pour l'amour de vous, faire une démarche qui doit pour jamais vous convaincre de mes bontés.

Je ne puis vous exprimer, Seigneur, ce que je devins à cette fatale nouvelle.

Les deux Comtes ne me parurent pas plus tranquilles. Ils auroient continué leur converſation qui m'auroit ſans doute inſtruit de leur pernicieux deſſein, ſi dans le moment ils ne ſe fuſſent apperçus que je les obſervois : le Comte de Bar s'avança fierement vers moy ; mais comme je ne voulois

pas estre reconnu je rentrai dans la Salle où il m'eut bientôt perdu de vûë.

Je me retirai chez moi dans la plus cruelle situation où je me sois trouvé de ma vie, persuadé que je venois de découvrir la plus noire des trahisons.

Je me résolus sans balancer de me trouver au rendez-vous de mon heureux rival, je passai les heures qui précederent ce fatal moment, dans une impatience extrême, enfin quand je crus qu'il étoit tems de me rendre dans l'endroit où je devois être le témoin de mon malheur, je m'y rendis par des allées détournées, & je fus contraint de me cacher dans une touffe de chevrefeüille : je compris avec chagrin par la distance du lieu, que je perdrois une partie des discours de mon infi-

delle ; mais je n'avois pas la liberté de choisir. Le buisson où je m'étois mis étant le plus proche de la Grotte, jugez s'il vous plaît, Seigneur, quelles devoient estre mes réflexions pendant que j'y attendois ma perfide Princesse : on ne meurt point de douleur puisque je n'y succombai pas en cette occasion. La seule chose qui fut capable de me soûtenir, étoit la ferme résolution que j'avois prise de percer le cœur de mon heureux rival, & de la même épée qui l'auroit sacrifiée à ma juste fureur, terminer en même tems mes malheurs & ma vie.

J'étois plongé dans cette noire idée, lorsque jettant les yeux sur le Palais, je vis venir d'un pas précipité mon infidelle.

Cette impatience à se rendre la premiere au rendez-vous re-

doubla ma rage, & je ne puis comprendre comment j'eus assez de force sur moi-même pour resister à l'envie que j'avois d'aller l'accabler des reproches les plus sanglants,

Mais le desir extrême que j'avois d'entendre ce qu'elle pouroit dire à Vergi, me retint. La Princesse entra dans la Grotte, & n'y trouvant personne, elle s'assit sur un banc de gason où elle s'abandonna à une profonde rêverie: j'observois ses moindres mouvemens autant que la clarté de la Lune pouvoit me le permettre: ma jalousie me persuada que le peu d'empressement de mon rival causoit l'état où je la voyois, mais je n'eus pas le tems d'y faire une longue attention, je vis entrer le Comte de Vergi qui se jetta dabord aux pieds de ma Princesse, elle le fit relever avec

vec une douceur qui faillit à m'ôter l'uſage de la raiſon, & pour comble de deſeſpoir je ne pouvois entendre leurs diſcours comme je l'avois bien prévû : je tirois donc de leurs moindres geſtes des conſequences qui me paroiſſoient certaines, & la préocupation de mon ame étoit ſi grande qu'elle me faiſoit croire que Vergi faiſoit mille remercimens à Laure, mais enfin la patience m'abandonna abſolument, quand je vis cet heureux amant attacher ſa bouche téméraire ſur une de ſes belles mains.

Je vous avoüe Seigneur, qu'à cette vûë je ne doutai plus de mon malheur, & lorſque je me préparois à éxécuter mon funeſte deſſein, je vis entrer dans la Grotte où ſe paſſoient des choſes ſi contraires à mon amour, deux hom-

mes l'épée à la main, que je reconnus pour les Comtes de Bresse & de Bar; ils se jetterent inopinément sur le Comte de Vergi, & le blesserent dangereusement avant qu'il eut eu le temps de se mettre en défense: cependant comme c'étoit un des plus braves hommes du monde il se mit bientôt en état de resister à ses lâches assassins, pour moy je ne balançai pas un moment, & quoique j'eusse le tems de penser que je pouvois sans y paroître me défaire de ces trois rivaux pour jamais, je n'hesitai pas un moment à suivre les mouvemens de l'honneur; je me jettai avec succès auprès du Comte de Vergi, & j'eus le bonheur de le seconder assez bien pour mettre en fuite ces indignes Princes, le Comte n'ayant plus d'ennemi, se tourna vers moy

pour me témoigner ſa reconnoiſſance.

Vaudray, me dit-il, je profite bien heureuſement du ſoin que vous prenez de ſuivre en tous lieux la Princeſſe; cependant ſans en examiner le motif, ma ſenſibilité... Il vouloit ſans doute continuer ſon diſcours, mais ſa laſſitude & la grande quantité de ſang qu'il avoit perdu l'ayant affoibli tout d'un coup, il tomba ſans ſentiment aux pieds de Laure, qui de ſon côté avoit été tellement ſaiſie d'étonnement & de fraïeur, qu'elle n'avoit pas eu la force de fuir; je m'approchai d'elle en tremblant. Princeſſe, lui dis-je, que dois-je faire pour ne pas vous commettre, & pour ſauver la vie au plus heureux de tous les hommes? ne perdons pas un tems ſi précieux, & connoiſſez par l'effort que je fais

ſur moi-même, que j'étois digne d'une meilleur deſtinée.

Comme Laure alloit me répondre, nous vîmes venir un grand nombre de perſonnes que le bruit des épées avoit attirées : fuïez, lui dis-je, je dois être le ſeul témoin du bonheur de Vergi.

La Princeſſe éperduë ſe préparoit à ſuivre mon conſeil ; mais vous entrâtes, Seigneur, ſuivi d'une partie de la Cour; vous avez avoué depuis, que jamais étonnement ne fut pareil au votre : trouver le Comte de Vergi noïé dans ſon ſang, voir la Princeſſe preſque évanoüie dans un lieu & à une heure auſſi extraordinaire, m'y rencontrer en même tems l'épée à la main ; toutes ces choſes vous parûrent preſqu'incroïables, mais la colere ſuccedant bientôt à la ſurpriſe, vous ne doutâtes point que

ce ne fût moy qui eût mis le Comte en l'état où vous le voyiez, & peut-être soupçonnâtes-vous la belle Laure d'un commerce criminel avec moy; enfin, Seigneur vous la fites retirer avec une severité qui me toucha jusqu'au fond du cœur, quoique je la crus infidelle.

Je me jettai à vos pieds pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé; mais la cruelle apparence qui s'opposoit à nôtre justification, vous empêcha de m'entendre.

L'on me traîna par votre ordre en prison, tandis que l'on porta Vergi au Palais; je vis avec douleur que mon salut dépendoit du sien, que lui seul pouroit rendre témoignage de mon innocence: avoüerai-je naturellement, Seigneur, ce que je pensois dans cette

fâcheuſe conjoncture ? le plaiſir de me voir juſtifié du crime qu'on m'imputoit avec tant d'apparence de verité, ne me paroiſſoit rien au prix du mortel chagrin de le devoir à mon rival : Je ſentis d'ailleurs tout le malheur de cette triſte avanture, & que la Princeſſe en ſe diſculpant de l'intelligence dont on pourroit la ſoupçonner avec moy, ſeroit forcée d'avoüer ce qu'elle avoit fait pour mon rival.

Ah ſans doute, m'écriai-je ! le Duc qui a déja approuvé ſon amour, ſera charmé de connoître que la Princeſſe y réponde, il unira ces deux amans, & je ne paroîtrai innocent que pour être témoin d'une union ſi fatale à mon repos.

Je paſſai la nuit dans ces cruelles reflexions ; mais helas tout ce

que j'avois prévû me fut confirmé dès le lendemain ; mon frere qui m'aimoit avec une extrême tendreſſe vint le premier par votre ordre me retirer de priſon ; j'appris de lui que quelques heures après que l'on eut couché Vergi la parole lui étant revenuë, il vous avoit conté, Seigneur, tout ce qui s'étoit paſſé dans la Grotte, que non ſeulement il nous avoit juſtifié la Princeſſe & moy ; mais qu'il vous avoit parlé du ſecours que je lui avois donné, dans des termes qui bleſſoient ma modeſtie.

Il me dit encore que les indignes Comtes étoient partis précipitamment de la Cour, & que celui de Bar dans le trouble où il étoit, avoit laiſſé ſur la table de ſon cabinet, un billet que Somieure y avoit trouvé, que ce Seigneur qui

n'avoit pas voulu ſuivre ſon lâche Prince, l'avoit pris, le ſoupçonnant être de Laure, reconnoiſſant ſon écriture par des vers qu'il avoit vû écrits de ſa main, & le croïant cauſe de tout le deſordre.

Mais, Seigneur, admirez ma bonne fortune; mon frere ſe trouva heureuſement ami intime de Somieure qui le chargea du Billet pour le rendre à la Princeſſe, aïant moins d'accès que lui auprès d'elle: je priai mon frere de me le faire voir, & je le reconnus par la lecture que j'en fis, pour être le même qui m'avoit donné tant d'inquietude.

Il ne fit nulle difficulté de me laiſſer le ſoin de le rendre moi-même à la charmante Laure, après quoi il me conduiſit ſuivant votre intention à l'appartement de Vergi, où vous étiez, vous vous ſou-

venez ſans doute, Seigneur, qu'il me remercia dans les termes les plus obligeants, du ſervice que je lui avois rendu; il me demanda pardon de la triſte récompenſe que j'en avois reçû; vous voulutes bien auſſi me témoigner que vous êtiez fâché de la petite injuſtice qu'on m'avoit faite, & donner à mon action plus de loüanges qu'elle ne meritoit.

Je me retirai charmé de la reconnoiſſance du Comte. Il parut vrai-ſemblable à tout le monde que me promenant dans les Jardins j'eus été attiré par le bruit des épées.

Cependant, Seigneur, vous ſçûtes les bruits ſourds qui ſe répandoient au deſavantage de la Princeſſe, & pour les faire ceſſer, vous réſolutes de l'unir pour jamais au Comte de Vergi, auſſi-

tôt que ſa ſanté ſeroit rétablie ; ce qu'on eſperoit dans peu de tems, la perte du ſang ayant fait ſon plus grand mal, & cauſé ſa grande foibleſſe.

Je faillis à mourir de douleur quand j'appris cette triſte nouvelle ; mais comme je m'y étois attendu, & que le coup étoit ſans remede, je m'armai de toute ma conſtance, je feignis pluſieurs jours de ſuite d'être malade pour pouvoir préparer & fortifier ma raiſon contre un malheur inévitable : mais helas ! que mes ſoins furent inutiles ; j'avois beau me repréſenter que mon extrême douleur n'étoit ni juſte ni raiſonnable, je ne pouvois m'en rendre le maître, & l'image de l'infidelité de Laure que j'oppoſois ſans ceſſe à l'impetuoſité de mon amour, fut trop foible pour en triompher.

Enfin ne pouvant plus réſiſter à l'affreuſe inquietude dont j'étois agité, & ne voulant point en laiſſer échaper quelques marques, je réſolus de quitter la Bourgogne, & d'aller finir ma vie dans les premiers endroits où la guerre m'en fourniroit une glorieuſe occaſion.

Ce deſſein étant formé je me préparai à l'éxécuter. J'avois mis un ordre ſecret à mes affaires, & je m'étois muni de tout l'argent neceſſaire pour un long voyage, lorſque le matin qui devoit préceder celui de mon départ, je crus qu'il étoit à propos pour mieux couvrir mon deſſein, d'aller au Palais; mais ce n'étoit qu'un vain prétexte dont je voulois ſatisfaire ma raiſon, j'y étois entraîné par le ſecret plaiſir de revoir encore mon infidelle.

Je m'y rendis donc, & j'appris

de tous côtés la confirmation du funeſte mariage qui faiſoit mon ſupplice, après y avoir été quelque tems je me retirois n'ayant pas même eu la foible conſolation d'y voir la Princeſſe, lorqu'en paſſant devant ſon appartement, je l'en vis ſortir.

Elle étoit ſeule, & le deſeſpoir qui étoit peint dans mes yeux aïant frapé les ſiens, elle m'arrêta. Vaudray, me dit-elle à demi bas, vous me fuyez; une apparence trompeuſe vous ſéduit, quand je ſuis la plus malheureuſe Princeſſe de la terre. Trop ingrate Laure, lui dis-je, en la regardant fixement, je ne puis douter de mon malheur, j'ai été moy-même le témoin de mon infortune, mais je vais vous délivrer pour jamais d'un objet dont la preſence vous reprocheroit ſans ceſſe votre infidelité.

Je ne pûs qu'à peine rachever ces dernieres paroles, tant j'étois ſuffoqué par les ſoupirs & les ſanglots; je m'apperçûs avec une legere ſatisfaction, que Laure étoit auſſi touchée que moy, par les larmes dont ſon viſage étoit couvert.

Vaudray, me dit-elle, j'avois réſolu d'éviter un ſecret entretien avec vous, comme une des plus dangereuſes épreuves de ma vie; mais ma gloire eſt intereſſée à vous détromper d'un ſoupçon qui m'offenſe, je vous convaincrai aiſément de mon innocence: plût-à-Dieu qu'il me fût auſſi facile de vous cacher toute ma foibleſſe! trouvez-vous donc ce ſoir dans mon appartement, j'aurai ſoin que perſonne ne puiſſe nous y interrompre, mais ſongez que ce ſera le dernier entretien que

mon devoir me permettra d'accorder à votre amour.

A ces mots la Princeſſe s'éloigna & me laiſſa voir dans ſes yeux tant de tendreſſe & de ſincerité, que mes craintes ſe diſſiperent en un inſtant.

Je reſſentis naître dans mon ame quelques mouvemens de ce plaiſir qui en étoit banni depuis ſi long-tems: enfin je retournai chez mon pere ſi different de ce que j'étois auparavant, que j'avois peine à me reconnoître moi-même.

Il n'e ſtpas beſoin de vous dire; Seigneur, avec quelle impatience j'attendis le moment de me rendre chez la Princeſſe; quand on a ſenti de l'amour on en connoît aiſément les differents effets.

Jamais journée ne m'avoit paruë ſi longue, enfin cette nuit tant deſirée arriva, je me rendis

au lieu de mon heureuſe aſſignation.

Laure qui pour ſe débaraſſer d'une foule importune, s'étoit plainte d'une violente migraine, s'étoit jettée ſur un lit de repos pour mieux la perſuader.

Elle me reçût dans cet état; ſa coëffure étoit negligée, & quoique le reſte de ſon habillement répondit à cette ſimplicité, jamais elle ne parût ſi belle à mes yeux. Pluſieurs de ſes femmes s'amuſoient dans ſon appartement à travailler à des ouvrages de broderie: Venez, me dit-elle, Vaudray, en me voyant entrer, je veux vous conſulter ſur une affaire qui m'intereſſe: à ces mots elle me commanda de m'aſſeoir auprès d'elle, & remarquant que ſes femmes ne pouvoient nous entendre.

Il n'eſt plus tems de ſe flatter,

me dit Laure, je ne peux plus me dispenser d'épouser Monsieur de Vergi, & malgré les sentimens que j'ai pour vous, il faut nous séparer pour jamais; une loi cruelle m'arrache à mon inclination; mais helas telle est la fatale destinée des personnes de mon rang, leur cœur n'est jamais consulté, ils doivent subir en victime le joug qu'on leur impose.

Le Duc m'accorde à Vergi, & je dois renoncer pour toûjours à votre amour & à votre vûë.

Préparez-vous y donc avec fermeté, & songez à tout ce que la gloire exige de moi; je connois l'excès de votre tendresse, je sçai vos soupçons, & c'est pour contenter l'un & l'autre, que j'ai risqué de vous faire entrer icy malgré les termes où j'en suis avec Monsieur de Vergi.

Vous

Vous devez en être satisfait, mais je me dois encore à moy-même l'éclaircissement de l'aventure de la Grotte : sçachez donc, poursuivit-elle, sans me donner le loisir de l'interrompre, que le jour du bal où tant de choses extraordinaires se succederent les unes aux autres ; les Comtes de Bar & de Bresse furent séparément me demander en mariage au Duc.

Ces propositions ne pouvant que lui déplaire, tant par leurs mauvaises qualités que par la parole qu'il avoit donné à Monsieur de Vergi.

Il les remercia tous deux, & leur dit pour s'en débarasser qu'il ne pouvoit se dégager de la promesse qu'il avoit faite, que je lui étois promise depuis long-tems, & que cette alliance alloit se conclure.

Ces deux indignes concurens furent outrés de ce refus qui fut apparamment le pretexte de leur lâche action.

Le Duc peu de temps après passa dans mon appartement, où m'aïant raconté ce qui s'étoit passé entr'eux; il me dit que pour éviter dorénavant de pareils refus qui pourroient causer du trouble dans ses Etats, il vouloit que je me préparas à donner dans deux jours la main à Monsieur de Vergi, & qu'il étoit fatigué de la lenteur de mon obéïssance.

A ces mots il sortit de ma chambre, où il me laissa accablée de douleur; ce terme me parut si court, poursuivit la Princesse, que je ne sçûs d'abord à quoi me déterminer, le billet que vous m'aviés écrit me touchoit vivement, j'y voïois la peinture de vos tour-

mens ſans pouvoir y remedier : je me reſolus donc enfin de parler à Monſieur de Vergi, & d'obtenir de lui qu'il conſentit à differer notre mariage de quelque tems.

Je ne doutai pas qu'il ne répondît de bonne grace à ce que j'en eſperois, & cependant pour calmer vos agitations, j'eus l'imprudence de mettre ſur moi la réponſe que vous attendiez à votre billet, & je fus aſſez malheureuſe de la perdre dans le bal.

Depuis ce tems je ſuis dans l'affreuſe inquietude de ne ſçavoir entre les mains de qui ma lettre eſt tombée.

Ne craignez rien ma Princeſſe, interrompis-je avec précipitation, la fortune qui m'a donné tant de part aux incidens de cette cruelle nuit, a voulu pour réparer le mal qu'elle m'a fait ſouffrir, faire tom-

ber entre mes mains ce gage précieux de vos bontés : le voilà, continuai-je, ce fatal billet qui m'a donné autant de peine, qu'il me cause à present de plaisir: grand Dieu! pouvois-je m'imaginer que je fus l'objet d'une attention si charmante, le voïant au pouvoir du Comte de Bar, & le croyant destiné à l'heureux Vergi.

A ces mots j'achevai de lui raconter comment j'avois entendu la conversation des Comtes, & la suite de ce qu'elle ignoroit.

Vous jugez bien, Seigneur, que je n'oubliai pas de lui faire une peinture touchante de ce que j'avois souffert : elle m'en parut attendrie, nous admirames ensemble le caprice de la fortune qui dans le tems même qu'elle sembloit m'accabler, me réservoit la gloire du dénoüement de tant

d'avantures extraordinaires.

Après cet éclairciſſement, la Princeſſe reprit la parole : bien loin de tirer aucun avantage, me dit-elle, du rendez-vous que j'avois donné à Monſieur de Vergi, le cruel accident qu'il lui a attiré, redouble encore l'empreſſement du Duc pour l'accompliſſement de mon mariage ; il n'attend que ſon entiere gueriſon pour le conclure ; je ne puis plus même le condamner, l'éclat de cette affaire pourroit m'attirer un injuſte blâme que mon mariage ſeul peut détruire.

Mais ce qui redouble mon deſeſpoir, ajouta Laure, c'eſt que Vergi, que l'amour rend clairvoyant a été étonné du hazard qui vous a conduit ſi à propos à ſon ſecours.

Vous vous reſſouvenez même

que dans la Grotte il laiſſa échaper quelques mots de ſon inquietude ; Mais Vaudray, pourſuivit-elle, en ſoupirant, j'eſpere que vous m'aiderez à éteindre pour jamais dans ſon cœur cette étincelle de jalouſie, & que vous fuirez les occaſions de me voir.

Commencez donc à le faire ; ſéparons-nous, mon cher Vaudray, vous connoiſſez ma tendreſſe, vous voyez mon devoir : adieu, ſouvenez-vous de moy malgré la loi ſevere qui nous ſépare, je ne vous oublierai jamais.

Les larmes étoufferent ſa voix, & me preſentant ſa belle main j'y colai ma bouche avec un tranſport ſi vif, que je crus expirer dans ce moment ; je lui dis tout ce que l'amour le plus tendre put me ſuggerer ; mais enfin, Seigneur, je fus obligé de me retirer

penetré de la plus vive douleur ; je passai la nuit en desespéré, & j'appris tout à propos le lendemain, que vous aviez dessein d'envoïer faire part au Roi du mariage de Monsieur de Vergi & de la Princesse votre niece ; cette occasion me parut favorable au dessein que j'avois de m'éloigner.

Je pressai avec tant d'ardeur mon pere d'obtenir de vous cette Commission, qu'il consentit à ma priere la trouvant conforme à ses desirs par l'honneur qu'elle lui procuroit.

Vous eutes la bonté de lui accorder sa demande, & je me préparai à le suivre, bien moins par la curiosité de voir la plus Auguste Cour de l'Europe, que pour n'être point témoin du bonheur de mon Rival, dont peu de jours après mon départ, les vœux fu-

rent comblés par ſon mariage.

Comme Vaudray alloit continuer ſon Hiſtoire, & que le Duc paroiſſoit prendre plaiſir au récit d'un ſecret ſi intereſſant, le bruit de la Chaſſe ſe fit entendre, & bientôt après le Sanglier paſſa près d'eux; le Duc animé par cette vûë ſauta ſur ſon cheval, & courut après le monſtrueux animal, ſuivi de Vaudray.

Il eut la gloire de le tuer lui-même à coups de..... Toutes les Dames accompagnées de leurs Chevaliers arriverent en ce lieu, & feliciterent le Duc ſur ſon adreſſe & ſur ſa force.

Ce bon Prince répondit galament à leurs loüanges, & comme le récit de Vaudray, & la mort du ſanglier avoient diſſipé ſa mauvaiſe humeur, il retourna à Dijon avec un enjoüement qui en communiqua

communiqua à toute ſa Cour.

Il témoigna en particulier à Vaudray, l'extrême plaiſir que ſon diſcours lui avoit fait, & l'impatience où il étoit d'en entendre la ſuite.

Fin de la premiere Partie.

LA COMTESSE DE VERGI.

NOUVELLE HISTORIQUE, Galante & Tragique.

SECONDE PARTIE.

CEpendant la Ducheſſe de Bourgogne qui s'étoit livrée ſans reſerve à la plus affreuſe jalouſie, recommença bientôt ſes artifices & ſes importunités auprès du Duc.

tion, & se retira dans son appartement.

La Duchesse en liberté de s'abandonner à sa colere, fit appeller Madame de Lantage, & lui conta ce qu'elle venoit d'apprendre. Je connoissois, lui dit-elle, le juste dépit qu'inspire le mépris d'un amant aimé; mais je n'avois que foiblement éprouvé les tourmens d'une veritable jalousie : Vaudray aime, il n'en faut plus douter; il rit sans doute avec mon indigne rivale de ma foiblesse & de mon impuissant courroux : avec quel plaisir ne doit-elle pas recevoir le sacrifice de mon amour & de mes empressemens, pendant que livrée aux plus cruelles inquietudes je me consume en regrets inutiles? Non non, poursuivit-elle, avec emportement, ils ne triompheront pas impunément

de la Ducheſſe de Bourgogne, je me vangerai par leur mort, de leur mépris & de leur temerité.

Il faut pour commencer ma vengeance, dit-elle à Madame de Lantage, que vous cherchiez avec moi ſur qui j'en dois faire tomber les effets. Leurs ſoupçons ſe ſeroient ſans doute fixés ſur Madame de Vergi, mais il y avoit ſi peu d'apparence par l'extrême retraitte qu'elle obſervoit, qu'elles ne pûrent s'y arrêter un moment; elles parcoururent enſuite les perſonnes avec leſquelles Vaudray avoit le plus de commerce, mais il marquoit ſi peu d'attachement particulier, qu'elles ne pûrent aſſeoir aucun jugement certain; elles conclurent enfin que Madame de Lantage feroit obſerver de ſi près ſes démarches, qu'il ſeroit difficile qu'il lui en pût échaper aucune.

Ce n'étoit plus le tendre amour qui conduiſoit les deſſeins de la Ducheſſe ; la rage & la fureur la guidoient.

Elle fut quelque tems ſans rien découvrir qui pût ſatisfaire ſon injuſte reſſentiment ; mais enfin elle crût avoir rencontré l'objet de ſa haine dans une odieuſe rivale.

Un jour Madame de Lantage lui apporta une boëte de portrait qu'elle venoit de trouver dans les appartemens du Palais : la beauté des diamans dont elle étoit enrichie faiſoit aſſez connoître qu'elle appartenoit à quelqu'un de conſiderable. D'abord la Ducheſſe qui rapportoit tout à ſa paſſion, ne douta point qu'elle ne fut à Vaudray. Elle l'ouvrit avec précipitation, & y reconnut le viſage de Mademoiſelle de Montbar.

Cette jeune perſonne étoit des plus aimables, d'une grande naiſſance, & fort riche ; ſon pere en mourant l'avoit recommandée à Madame de Rabutin ſa plus proche parente chez laquelle cette belle fille avoit été élevée.

Vaudray la voïoit quelquefois étant fort ami de ſa famille ; il n'en fallut pas davantage pour faire paſſer dans l'eſprit de la jalouſe Ducheſſe, un leger ſoupçon pour une verité inconteſtable.

Elle s'accuſa d'aveuglement d'avoir été ſi long-tems la dupe de cette intelligence & ſe reſolut d'immoler à ſa vengeance ces deux innocentes victimes.

Elle voulut ſur le champ être inſtruite par Madame de Lantage de ce qui regardoit Mademoiſelle de Montbar. Elle apprit d'elle que depuis qu'elle étoit à ſa cour plu-

sieurs personnes considerables s'étoient inutilement attachées à elle, & que depuis trois mois elle étoit aimée éperdument du Sire de Damas, un des hommes de la cour le plus plein de courage & de belles qualités, mais dont l'humeur étoit si emportée qu'il étoit incapable de raison dans ses premiers mouvements de colere, & que l'on croïoit que cette raison avoit empêché jusqu'à-present Mademoiselle de Monbar de se déclarer en sa faveur.

C'est bien plutôt l'amour de Vaudray, s'ecria la Ducheſſe; bientôt elle s'apercevra de la fureur qu'elle m'inspire: je veux sacrifier son amant en l'exposant à l'emportement de Damas. Il n'importe à ma fureur que l'innocent periſſe pourvû qu'il entraîne le coupable avec lui.

Tenez, dit-elle à sa confidente, faites glisser adroitement ce portrait dans les poches de Vaudrai, & laissez à mon adresse, le soin d'en tirer le fruit qu'en attend ma colere. Après cet ordre qui devoit vrai-semblablement causer le mal qu'elle en esperoit, elle passa dans l'appartement du Duc; elle y déguisa si bien son trouble, que personne ne pût s'appercevoir de la cruelle agitation de son ame.

Elle lui proposa une partie de jeu; & nomma les personnes qui devoient en être.

L'on peut s'imaginer que Vaudray & Damas n'y furent point oubliés: le Duc qui ne respiroit que pour elle, & dont l'amour étoit encore augmenté par l'esperance de sa grossesse, accepta sans balancer cette partie.

Mais loin d'être un divertissement

elle produisit des effets bien différens.

Les joüeurs s'étant assemblés, Madame de Lantage fit signe à la Duchesse, que son ordre étoit éxécuté, & lui montra le ruban qui attachoit le portrait de Mademoiselle de Montbar, qui sortoit de la poche de Vaudray.

La Duchesse fit faire cette même remarque au Duc, & le larcin qu'elle en vouloit faire.

Ce Prince eut bien voulu l'en empêcher craignant que cette peinture ne fût celle de Madame de Vergi.

Mais quelle fut son étonnement quand la Duchesse aïant brusquement exécuté son projet; fit voir à tout le monde le visage de Mademoiselle de Montbar.

La surprise de Vaudray fut extrême de se voir enlever un portrait qu'il n'avoit jamais vû.

Le Duc fut piqué d'avoir été la duppe de la fauſſe confidence de ſon Favori.

Et Damas fut outré d'un ſi vif reſſentiment, qu'il eut toutes les peines du monde à ſe contraindre.

La Ducheſſe au contraire, avec un feint enjoüement, accabla Vaudray de railleries, qui malgré tout ſon eſprit, demeura tellement embaraſſé de ce qu'il devoit y répondre, qu'il confirma dans leurs ſoupçons les trois perſonnes interreſſées.

Pour Damas n'étant plus le maître de ſes tranſports, il ſortit de l'apartement de la Ducheſſe, après qu'elle eut rompu la partie de jeu, par l'impatience où elle étoit de profiter de la diſcorde qu'elle avoit ſi cruellement ſemée.

Le Duc qui ne ſçavoit pas l'interêt que Damas prenoit à Made-

moiſelle de Montbar, laiſſa ſortir Vaudray, qui ne fut pas plûtôt dans les cours du Palais, qu'il fut attaqué par cet amant jaloux, qui mettant l'épée à la main ſe précipita ſur lui avec une fureur, qui par leur courage auroit ſans doute été funeſte à tous les deux, ſi pluſieurs de leurs amis témoins de ce combat, ne les euſſent ſéparés aſſez à tems, pour en prévenir les dangereuſes ſuites.

Ils furent reconduis chez eux, où Vaudray ne ſe fut pas plûtôt débaraſſé de la foule importune qui l'avoit accompagné, qu'il fit une ſérieuſe attention à la ſource de cette avanture; il ne douta pas que ce ne fût un nouveau trait de la Ducheſſe: il n'en fut pas fort ému par l'habitude où il étoit d'en être perſecuté; mais ce qui le deſeſperoit étoit l'impreſſion qu'en pou-

roit prendre Madame de Vergi.

Son extrême discretion l'avoit empêché de lui découvrir les sentimens de la Ducheſſe pour lui, & par conſequent il avoit caché avec ſoin l'aveu qu'il avoit été forcé de faire au Duc.

Mais comme ce qui venoit de ſe paſſer intereſſoit directement ſon amour, il réſolut de l'en inſtruire dès le ſoir même, & de rejetter ſur un ennemi ſecret, le deſagrément de cette avanture.

Il étoit encore occupé de ces reflexions lorſque ſon frere entra dans ſa chambre.

Je viens auſſi, lui dit-il, vous accuſer de diſſimulation, j'en ai même plus de ſujet que tout le reſte de la Cour, puiſque vous étant attaché de la plus étroite amitié, vous m'avez cependant fait un miſtere de votre amour pour

Mademoiſelle de Montbar.

De grace mon frere, interrompit impatiemment Vaudray, ne m'accablez point comme les autres d'une raillerie ſi mal fondée; j'eſtime cette aimable fille, mais je n'ai point d'amour pour elle.

Quoi pourſuivit Raoul en riant, l'on ſe trouve chargé du portrait d'une belle, & l'on prétendra facilement perſuader qu'on n'a que de l'eſtime pour l'objet d'une galanterie ſi peu commune: ah mon frere ne me faites pas plus longtems un ſecret inutile.

Je puis pourtant proteſter, reprit à ſon tour Vaudray, qu'il eſt bien vrai que je me ſuis trouvé chargé de ce portrait, mais que je ne ſçai en honneur qui peut l'avoir mis ſur moy.

Je l'ignore comme vous, interrompit plus ſérieuſement Raoul; mais

mais je ne veux pas vous laiſſer plus long-tems en ſuſpens ſur la perſonne à qui il appartient ; je l'ai perdu dans le Palais, & c'eſt à moy que l'aimable Montbar a fait une faveur dont j'étois ſi peu digne, puiſque je l'ai ſi mal conſervée.

Je me reproche de vous avoir caché ma paſſion, mais vous devez me pardonner ce miſtere, car il fait ſeul le délice de l'amour; je viens réparer ma faute par un recit ſincere de mon attachement avec elle.

HISTOIRE
DE
RAOUL DE VAUDRAY.

IL y a trois ans que j'aime Mademoiſelle de Montbar, & j'oſe dire qu'il y a trois ans que j'en ſuis aimé, puiſque par une heureuſe ſimpathie, nos cœurs ont ſenti en même tems ce que l'amour a de plus tendre.

Vous vous ſouvenez ſans doute mon frere, que j'ai appris mes exercices avec le Sire de Rabutin & que dès notre enfance il s'eſt formé entre nous l'amitié la plus intime. Il étoit allé faire un petit voyage auprès de ſa mere dont vous connoiſſez le merite & la vertu. Il y étoit depuis quelque

tems, & s'ennuïant déja de notre séparation, il me pria avec tant d'instance de l'aller voir, qu'enfin je m'y résolus.

Je fis partie avec les Seigneurs Dubled, S. Chaumont & la Riviere, tous amis de Rabutin, d'aller lui tenir compagnie dans sa solitude.

Nous pressâmes encore notre voyage par une lettre qu'il m'écrivit. Il me mandoit que pour commencer à nous faire trouver la Campagne aimable, nous devions choisir un jour qu'il me marquoit, où toutes les Bergeres de sa contrée devoient se rassembler pour une Fête Galante, à une maison champêtre par où nous devions passer, qu'il nous y promettoit un bal rustique qui vaudroit peut-être mieux que ceux de la Cour; qu'en tout cas nous

y verrions de fort jolies perſonnes ; mais que pour ne point contraindre cette petite aſſemblée, il falloit nous habiller en Bergers ; qu'à la faveur de ce déguiſement nous pourions peut-être faire connoître l'amour à de jeunes cœurs qui n'avoient pas encore ſoupiré ; que pour lui il n'avoit garde de manquer à un plaiſir qui flattoit ſon inclination, que même ſon habillement paſtoral étoit déja prêt.

Je fis voir cette lettre à nos amis communs, & nous convinmes enſemble de ſuivre le conſeil de Rabutin. Nous partimes donc de Dijon, très-diſpoſés aux plaiſirs qu'on nous promettoit.

Nous prîmes nôtre ajuſtement de Berger à quelque diſtance du lieu qu'on nous avoit indiqué : nous l'avions fait faire avec ſoin,

il étoit galant ſans être magnifique, & nous ne doutâmes point qu'il ne fût encore trop beau pour la ſimplicité des perſonnes que nous devions y rencontrer.

La maiſon où nous allions étoit bâtie dans une prairie émaillée de fleurs où ſerpentoit un aimable ruiſſeau : elle paroiſſoit ſimple, mais commode, & pour y arriver il falloit traverſer les routes d'un petit bois dont elle étoit environnée : nous la trouvâmes remplie de jeunes Païſannes qui danſoient par troupes avec leurs amants au ſon des hautbois, des muſettes & des chalumeaux dont l'harmonie faiſoit agréablement raiſonner les échos de ce ſéjour champêtre. Deux Bergers nous chanterent agréablement des paroles dont on nous donna des copies ; pluſieurs tables étoient

dreſſées de tous côtés couvertes de lait, de fleurs & de fruits; nous eumes peine à nous débaraſſer de cette vive jeuneſſe, dont l'empreſſement à nous faire partager leurs plaiſirs, nous devint bientôt incommode, & pour en éviter la ſuite nous nous avançâmes vers la maiſon,

La cour n'en étoit fermée que d'une paliſſade de jaſmin & de chevrefeüille, qui laiſſoit l'entiere liberté d'une agréable perſpective; après l'avoir traverſée, nous entrâmes dans le plus joli ſalon du monde: on avoit élevé dans le milieu un petit trône de roſes qui ſoûtenoit un tableau où l'amour & la raiſon étoient repreſentés.

Ce contraſte nous ſurprit, mais nous le fumes bien davantage mes amis & moy, de nous trouver peints en Bergers dans le même

tableau, & si naturellement que nous n'eumes aucune peine à nous y reconnoître.

La Raison sous la forme d'une femme severe sembloit d'un côté nous deffendre l'entrée d'un jardin délicieux, & de l'autre l'Amour par une contenance flatteuse paroissoit faire tous ses efforts pour nous y attirer. Ces quatre Vers étoient écrits sous la figure qui representoit la Raison.

Bergers fuyez loin de ces lieux,
Craignez ce séjour redoutable,
Il a beau vous paroître aimable,
Il est encore plus dangereux.

Ces Vers ne nous parurent pas mauvais, & nous lûmes avec empressement le Quatrin qui étoit sous la figure de l'Amour. Il étoit tel.

N'écoutez point la loy ſevere
Que vous fait craindre mes faveurs ;
Et pour la perte de vos cœurs
Je vous promets le Don de plaire.

Comme nous examinions avec plaiſir l'idée galante de ce tableau, Rabutin joliment habillé vint nous joindre en riant ; après nous avoir embraſſé, il nous dit que puiſque nous étions échapés aux attraits qui étoient préparés contre nos libertés dans le petit bois, il avoit cru en veritable ami, nous devoir avertir par l'Emblême de ce tableau, de ce que nous avions à craindre ſi nous paſſions outre.

Nous lui répondimes en riant à notre tour, que les enchantemens que nous avions déja ſurmontés n'avoient pas mis nos cœurs à de fort rudes épreuves, que ſon tableau ne nous en impoſoit point quelqu'ingenieux

quelqu'ingenieux qu'il fût, & qu'une perſonne de ſa figure & de ſon âge étoit plus propre à faire goûter les conſeils de l'Amour, que les leçons de la Raiſon : enfin nous le priames de ne plus differer à nous expoſer aux périls dont on nous menaçoit.

A ces mots, il nous fit paſſer dans pluſieurs chambres tapiſſées de fleurs & de verdures dont l'odeur embaumoit cét aimable lieu; des volieres poſées dans l'embraſure des fenêtres, & remplies de differens oiſeaux faiſoient un plaiſir infini par la douceur de leurs ramages: tant de choſes galantes redoubloient à chaque pas notre curioſité pour ce qui la devoit terminer.

Nous arrivâmes enfin dans la ſalle du Bal; mais quelqu'idée que nous nous fuſſions formée de ce

que nous y devions trouver, la réalité l'emporta de fort loin sur la vivacité de notre imagination : tout flattoit les yeux dans cette aimable assemblée ; une symphonie charmante touchoit avec plaisir les oreilles les plus délicates ; le goût, & la propreté étaloient de tous côtés la galanterie la plus recherchée ; mais nous négligeâmes bientôt de faire attention à tout ce que l'art avoit apporté en ce lieu ; la vûë d'une vingtaine de jeunes & charmantes personnes habillées en Bergeres, nous parut seule digne de notre admiration.

Rabutin qui fut charmé de la surprise où il nous voyoit, nous fit convenir sans peine que le péril qu'il nous avoit fait craindre, n'étoit que trop réel : vous avez le goût trop fin, nous dit-il, pour vous méprendre sur la naissance

& le merite des Bergeres qui vous cauſent tant d'admiration ; mais pour vous mieux faire voir les honneurs de cette Fête tous les Bergers de cette aſſemblée vous laiſſent la liberté de déclarer votre choix.

C'eſt icy, mon cher frere, continua Raoul, que je vous prie d'admirer les effets de la ſimpathie & ce n'eſt que pour vous en faire connoître la force, que je vous raconte ſi particulierement le détail de cette petite avanture.

Il y avoit ſans doute en ce lieu des perſonnes auſſi belles que Mademoiſelle de Montbar, mais mon cœur ne balança pas un moment, & ſans m'embaraſſer de ce que devinrent mes amis, je courus me jetter aux pieds de cette aimable fille.

On remarquoit dans ſa perſon-

ne & dans ſes habits un air galant qui plaiſoit infiniment, & quoiqu'ils ne fuſſent compoſés que de fleurs, & qu'elle eût voulu par là reſſembler à Flore, elle imitoit moins cette Déeſſe par ſon ajuſtement que par ſes charmes.

Aimable Bergere, lui dis-je, il eſt dangereux à des Bergers étrangers comme nous de ſe rencontrer icy : la perte de nos cœurs va ſuivre de près notre témerité, & nous n'en remporterons que la honte de notre défaite : c'eſt ſans doute un piege que l'amour tend à nos libertés ; pour moy je m'y ſoumets ſans réſiſtance, & la livre ſans peine à vos beaux yeux dont ce Dieu ſe ſert ſans doute pour en triompher.

Ne craignez rien Berger galant interrompit Mademoiſelle de Montbar avec un ſon de voix qui

me toucha jusqu'au cœur ; l'Amour ne nous a pas confié le soin de ses conquêtes, nous nous aquiterions mal d'une commission si importante, cependant s'il m'avoit chargé d'un soin si glorieux, je me sçaurois bon gré, & pour lui & pour moy, d'avoir assujetti à son empire un Berger tel que vous.

Je fus charmé de cette réponse obligeante, & nous continuâmes cette conversation avec beaucoup d'esprit de sa part, & beaucoup d'amour de la mienne, car effectivement mon cœur en étoit penetré, quoique je ne sçusse pas encore le nom de celle dont mon cœur étoit si tendrement touché. Nous dansames plusieurs fois ensembles, & je fus extrêmement surpris de la grace & de l'agrément qu'elle y faisoit paroître.

Le Bal fut interrompu par une collation où la vûë & le goût étoient également flattés.

Enfin après avoir passé une partie de la nuit dans ce petit Palais enchanté ; nous trouvâmes plusieurs chariots peints & dorés qui nous conduisirent à la clarté d'un grand nombre de flambeaux jusqu'au Château de Rabutin. Pendant le court interval de ce petit voïage je m'informai de cet aimable ami, du nom & de ce qui regardoit la personne qui me tenoit si fort au cœur ; il m'apprit qu'elle s'appelloit Mademoiselle de Montbar, que cette belle fille étoit élevée chez sa mere, & qu'étant un parti considerable tant par sa naissance que par ses biens, Madame de Rabutin auroit fort souhaitée qu'il s'y fut fortement attaché, mais que son humeur

étoit si fort opposée à un engagement de cette nature, qu'elle avoit prié sa mere de ne la point contraindre, quoique Mademoiselle de Montbar eut autant de douceur & d'égalité dans l'humeur que de charmes dans l'esprit.

Que pour le reste des personnes qui s'étoient trouvées de la Fête, il répondit à mes amis qu'il s'en informeroit, que les hommes étoient d'une qualité distinguée dans la Province, que pour les Dames il ne vouloit leur nommer que celles pour lesquelles ils auroient témoigné de l'empressement; que c'étoient Mesdemoiselles de S. Fal, de Chavigni, le Roy & Darlin; nous arrivâmes après ce petit éclaircissement, mais comme il étoit extrêmement tard chacun se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Le lendemain Rabutin nous préſenta à ſa mere qui nous reçut avec beaucoup de politeſſe & de bonté; elle nous railla avec eſprit des avantures qui nous étoient arrivées, & nous conta que ſon fils qui depuis long-tems avoit prémedité cette petite Fête, avoit eu celui d'imaginer & de faire exécuter le tableau qui nous avoit ſi agréablement ſurpris.

Je revis Mademoiſelle de Montbar, je la trouvois auſſi belle, & mon cœur ſe fortifia dans le deſſein de l'aimer toûjours; j'eus ſoin de lui faire connoître très-ſérieuſement l'excès de ma tendreſſe, & Rabutin à qui je fis confidence de ma paſſion, m'accorda ſon ſecours pendant le ſéjour que je fis chez lui, pour m'obtenir de cette belle fille un aveu favorable à mon amour.

Elle eut la bonté de m'avoüer que la même ſimpathie qui m'avoit attaché à elle l'avoit heureuſement determinée en ma faveur : que cependant il falloit cacher nos ſentimens, juſqu'à-ce qu'elle ſe trouvât en état de diſpoſer d'elle-même.

Depuis ce tems, mon frere, Madame de Rabutin qui a la bonté d'approuver ma paſſion, permet que j'en donne des marques vives, mais cachées à celle qui la cauſe ; & rien n'auroit pû troubler ma felicité ſi le fatal accident qui vient d'arriver n'en avoit empoiſonné la douceur.

Comme je ſuis cadet, & qu'il n'eſt pas juſte que Mademoiſelle de Montbar faſſe un mariage au-deſſous de ce qu'elle peut raiſonnablement prétendre, nous attendions que les bontés du Duc m'é-

levaſſent à un rang digne d'elle : mais la concurence de Damas m'a paruë ſi dangereuſe par la ſituation de ſa fortune, que je n'ai pû m'empêcher d'en témoigner de l'inquietude à M. de Montbar ; cette genereuſe perſonne a fait tout ce qu'elle a pû pour remettre le calme dans mon eſprit ; mais voyant qu'elle ne pouvoit y réüſſir, elle me donna il y a deux jours comme un gage aſſuré de ſa foy, le portrait que j'ai eu le malheur de perdre.

Comme Raoul achevoit ces dernieres paroles, on vint avertir Vaudray que le Duc le demandoit, il ſortit aſſez troublé de cet ordre : il étoit tellement accoutumé aux noirceurs de la Ducheſſe qu'il en apprehendoit toûjours de nouveaux effets ; ſon frere ne voulut pas l'abandonner craignant

encore la ſuite du reſſentiment du Seigneur de Damas, ils monterent tous deux à l'appartement du Duc, & furent également ſurpris d'y trouver la Ducheſſe & Mademoiſelle de Montbar; cette belle fille aïant ſçû l'accident que ſon Portrait avoit cauſé, s'étoit réſoluë ſur le champ de venir éclaircir cette avanture devant le Duc; mais avant de s'expliquer ſur ce ſujet elle avoit prié ce Prince de faire venir Vaudray, elle fut charmée que le hazard y eut conduit ſon frere.

La maligne Ducheſſe étoit déſeſperée de ne pouvoir parer ce coup imprévû, elle craignoit que malgré ſes artifices le Duc n'unit ſur le champ ces deux Amans: elle étoit dans ces craintes mortelles lorſque Mademoiſelle de Montbar lui adreſſant reſpectueuſement

la parole ; lui redemanda son Portrait qu'elle ne put s'empêcher de lui rendre, après quoi cette aimable fille se tournant vers Raoul, tenez, lui dit-elle en le lui présentant, gardez mieux dorénavant ce gage autentique de toute ma tendresse ; ensuite elle avoüa publiquement l'amour que depuis long-tems Raoul avoit pour elle, & que son cœur partageoit avec plaisir.

Le Duc fut si charmé du dénoüement de cette avanture, que pour le rendre parfait il ordonna sur le champ le mariage de ces deux Amans, & pour rendre l'heureux Raoul un parti digne de Mademoiselle de Montbar, il lui donna une Charge considerable qui venoit de vaquer ; il eut même l'attention de faire deffendre au Seigneur de Damas de trou-

bler le bonheur de ce couple fortuné qui se maria peu de jours après avec un aplaudissement general.

Cependant la Ducheſſe ſentit redoubler ſon dépit, & quoique ſa jalouſie fût calmée au ſujet de Mademoiſelle de Montbar, comme elle devoit avoir un objet, elle ne fit qu'augmenter ſon inquiétude.

Elle rendit compte à Madame de Lantage d'un ſuccès ſi contraire à ſes pernicieux deſſeins, & ſe prépara par de nouveaux projets à troubler le bonheur de Vaudray. Le Duc après quelques réflexions ſur l'incident qui venoit d'arriver, ne pouvoit comprendre comment Vaudray s'étoit trouvé chargé du Portrait de Mademoiſelle de Montbar.

Ce bon Prince avoit un eſprit

doux & credule, & par conſequent ſuſceptible d'impreſſion & de défiance, ainſi ce caractere par une ſuite naturelle lui cauſoit beaucoup d'incertitude, ſur-tout dans une affaire auſſi embroüillée que l'étoient les accuſations qu'on formoit contre Vaudray : pour éclaircir les doutes qui l'agitoient, il l'envoya chercher ſur le champ, & après s'être encore fait répeter qu'il ignoroit par quel hazard ce Portrait s'étoit trouvé ſur lui, il lui ordonna de lui raconter la ſuite de ſon amour avec Madame de Vergi ; ce que Vaudray fit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE VAUDRAY ET DE MADAME DE VERGI.

J'En étois ce me semble, demeuré, Seigneur, à mon départ de la Cour pour celle de France; nous partimes donc honorés de vos ordres, & bientôt après nous arrivâmes auprès du Roy: ce Monarque nous reçut avec cette bonté qui lui gagne tous les cœurs; mon pere eut l'honneur de vous rendre un compte particulier de sa Commission.

Auguste étoit fort occupé des Guerres qu'il avoit à soûtenir contre les Comtes de Flandres,

de Boulogne & de Champagne, qui s'étoient joints aux Anglois, & la Cour étoit tellement attentive aux mouvemens des ennemis & aux préparatifs d'une guerre cruelle, qu'elle étoit devenuë un séjour peu propre à faire oublier un déſeſpoir auſſi vif qu'étoit le mien : auſſi Seigneur, je m'y livrai ſi aveuglément que je ne puis comprendre comment j'eus la force de n'y pas ſuccomber.

Lorſqu'une imagination fatale à mon repos, me repréſentoit le bonheur dont joüiſſoit Monſieur de Vergi, ma raiſon étoit accablée ſous le poids d'une ſi fâcheuſe idée.

Enfin, Seigneur, je paſſai pluſieurs mois à Paris dans un accablement & une triſteſſe qui auroit pû toucher de pitié mon rival même : cette Ville ſi fameuſe par la beauté

beauté de ſes bâtimens & par le concours d'un peuple prodigieux qui y arrive de tous côtés ne parut à mes yeux qu'un ſéjour déſagréable, & malgré les plaiſirs dont elle abonde, je fus charmé de l'ordre que le Roy nous donna de nous rendre auprès de vous pour en obtenir des troupes qu'il pût joindre aux ſiennes, ſes ennemis s'étant mis en Campagne avec des forces conſiderables ; il n'eſperoit pouvoir leur en opoſer de pareilles que par votre ſecours.

Je fus tranſporté de joïe d'une commiſſion qui me raprochoit de Madᵉ de Vergi, & quoique je dûs la trouver entre les bras de mon heureux rival, c'étoit toûjours revoir l'objet de mon amour. Enfin nous nous rendimes auprès de vous, mon pere eut l'honneur de vous expoſer la volonté du Roy,

Les embaras où vous vous trouvâtes alors par l'inquietude que vous donnoit la liaiſon des Comtes de Bar, de Breſſe & de Genève qui ſembloient avoir deſſein de vous déclarer une injuſte guerre, vous empêcherent de faire ce que le Roy ſouhaitoit, & vous fûtes contraint de retenir auprès de vous la plus grande partie de vos Troupes: vous commandâtes ſeulement cent cinquante Chevaliers ſous les ordres de Monſieur le Comte de Vergi.

Mais, Seigneur, pendant cette déliberation j'avois revû pluſieurs fois ma belle Comteſſe. Une langueur charmante que j'avois crû remarquer dans ſes yeux flattoit agréablement mon amour, & quoique je ne lui eut parlé qu'en préſence de toute la Cour, ma tendreſſe tiroit avantage du trou-

ble & de l'agitation qui regnoit dans ſes diſcours (Que l'amour nous rend injuſte) mon cœur cherchoit à ſe conſoler de ſes malheurs par l'eſperance flatteuſe de les lui voir partager.

Cependant les Chevaliers qui devoient partir pour l'Armée, étant ſur le point d'être nommés, j'obtins de vous, Seigneur, la gloire d'être de leur nombre : je me préparai à partir avec la conſolation d'enlever mon rival à ce qu'il aimoit, & de lui voir partager avec moy les peines de l'abſence : la veille de notre départ j'allai prendre congé de la Comteſſe de Vergi.

Madame, lui dis-je, je n'ai brigué l'avantage de ſervir ſous les ordres de votre illuſtre époux, que pour vous le conſerver, ou mourir ; je ne ſçai, continuai-je à de-

mi bas ; ſi je ne meriterai pas plus de loüanges par la ſeule réſolution que j'en forme, que pour l'accompliſſement d'un ſi beau deſſein.

Allez, genereux Vaudray, me dit-elle, ſuivez les nobles ſentimens de votre cœur ; vous n'êtes pas ſeul à former de glorieuſes réſolutions, & j'avoüe en rougiſſant, que je ſçai comme vous, ce qu'il en coute à les exécuter.

La foule des Chevaliers qui s'aprochoient de nous pour prendre congé de la Comteſſe, interrompit cette petite converſation ; & je partis ſans pouvoir la renoüer. Je m'attachai d'abord à Monſieur de Vergi, par un effort de ma Paſſion ; je trouvai beau de ſacrifier ma jalouſie en faveur de celle à qui la fortune l'avoit liée : mais bientôt le merite du Comte & ſon amitié pour moy, me for-

cerent à lui accorder par inclination & par devoir, ce qu'un rafinement de délicateſſe m'avoit d'abord fait faire.

Enfin, Seigneur nous arrivâmes à Ableville où étoit le rendez-vous des troupes. Là nous apprimes l'horrible débordement de la Seine qui avoit failli à ſubmerger Paris & toute l'Iſle de France; mais nos diſgraces particulieres nous firent bientôt oublier les calamités generales : le Roy apprit en même tems la priſe de S. Valery & le Siege d'Arras fait par Baudoüin de Flandre.

Nous nous preſſâmes de ſecourir cette place. Il y eut dans notre marche pluſieurs rencontres où Monſieur de Vergi donna des preuves éclatantes de ſon courage, je le ſuivois aſſez près dans les occaſions périlleuſes pour

m'en attirer des loüanges.

Un jour entr'autres, le Roy détacha Vergi avec ſes Bourguignons, & donna un même nombre de Troupes à Watier de la Viefville Sire de Büire qui connoiſſoit le Païs: il nous ordonna d'aller combattre un détachement des ennemis qu'on nous aſſuroit eſtre à Cercan. En effet nous l'y trouvâmes, mais ſi ſuperieur à nos deux Troupes jointes enſemble qu'il paroiſſoit preſqu'impoſſible de le défaire; cependant la valeur de nos Chefs ne leur permettant pas de faire attention à l'inégalité du nombre, nous les attaquâmes avec une ardeur qui vraiſemblablement ne devoit pas laiſſer la Victoire incertaine; cependant le combat fut long & douteux; le Comte de Vergi s'y diſtingua avantageuſement, mais

son cheval ayant été tué sous lui il alloit estre accablé par le nombre si l'idée de la promesse que j'avois faite à mon aimable Comtesse, ne m'eût attaché à la conservation de son époux trop fortuné.

Je me précipitai donc au milieu des ennemis, & j'eus le bonheur d'arriver assez à tems pour lui sauver la vie; après cette heureuse action le Comte redoubla ses efforts; nous achevâmes de vaincre les ennemis avec une perte considerable de leur part; le Seigneur de la Viefville donna aussi dans cette occasion des marques de valeur & de bonne conduite. Lorsque le combat fut fini, le Comte de Vergi courut à moy les bras ouverts: il m'appella son Ange Tutelaire, & raconta devant tout le monde les deux pé-

rils dont je l'avois garentis.

Cependant, Seigneur, le Roy s'engagea si inconsidérément dans le païs, que Baudoüin ayant eu le tems de faire rompre les ponts nous nous trouvâmes environnés de toutes parts. Les tentatives que nous fimes pour nous retirer d'un endroit si dangereux furent inutiles ; enfin en ayant perdu l'esperance, le Roy fut obligé de capituler avec le Comte de Flandre à des conditions avantageuses pour ce Prince.

Nous passames le quartier d'hiver à Vernon ; & les ennemis qui l'avoient employé en préparatifs, ouvrirent la Campagne par la prise de S. Omer ; le Roy voulant se dédomager de cette perte par le recouvrement de S. Valery, faillit à tomber entre les mains de Richard Roy d'Angleterre qui l'attendoit

tendoit avec des forces considera bles près de Gamache : ce fut dans cette périlleuse occasion que Philippe Auguste fit éclater la grandeur de son courage ; car quoique le Seigneur de Noaille & Menessier de Mauvoisin tous deux vieux & experimentés Capitaines lui conseillassent de se sauver sans combattre ; il ne put s'y résoudre & sans balancer attaqua les ennemis quoi qu'ils fussent douze fois plus que lui.

Le Comte de Vergi qui ne cherchoit que la gloire, n'eut garde de laisser échaper une si belle occasion d'en acquerir ; je le suivis avec ce qui restoit de Troupes Bourguignones, & je fus témoin de la valeur heroïque du Roi qui ne voulut jamais tourner bride qu'il ne se fut ouvert un glorieux passage au travers des escadrons

des ennemis pour ſe retirer dans Giſors.

Ce fut dans cette ſanglante occaſion, Seigneur, que malgré mes ſoins, Vergi qui avoit fait des actions dignes d'une éternelle memoire, fut mortellement bleſſé: il tomba de ſon cheval & ſeroit ſans doute reſté au pouvoir des ennemis, ſi le deſeſpoir où je fus de voir ce genereux Comte dans un état ſi pitoyable, ne m'eut donné aſſez de force, avec le ſecours d'un de ſes écuyers, pour le mettre ſur mon cheval, qui par bonheur étoit un des meilleurs de l'Armée. Chargé d'un treſor que l'image de la Comteſſe me rendoit encore plus précieux, je traverſai à toute bride malgré les ennemis, le chemin qui me reſtoit à faire pour arriver à la Ville; mon principal ſoin, com-

ſne vous jugez bien, Seigneur, fut de porter le Comte chez un Chirurgien qui après l'avoir fait mettre au lit, viſita devant moy ſa bleſſure. Je faillis à mourir de douleur du jugement qu'il en fit, & tandis que fondant en larmes auprès de Monſieur de Vergi, je lui témoignois ma ſincere amitié: le Roy qui par ſon heureuſe témerité s'étoit ouvert une libre retraite aux dépens de ſes ennemis, tomba dans un danger encore plus évident.

Le Pont de la Riviere d'Epte trop chargé de la quantité de fuïards qui s'y rencontrerent en même tems, fondit tout à coup ſous lui, & ſans la bonté de ſon cheval, il auroit été infailliblement noyé comme les Seigneurs Desbarres, de Noaille, de Mailly, & dix-ſept autres de marques.

Je n'étois occupé pendant ce tems que des soins que Vergi devoit attendre de mon amitié dans la triste situation où il se trouvoit. Je le voyois approcher de sa fin avec une fermeté qui marquoit la grandeur de son courage; ma douleur le touchoit sans l'abattre, il me repetoit sans cesse qu'il emportoit au tombeau une extrême reconnoissance de mes attentions obligeantes.

Mais enfin, Seigneur, l'on fut obligé de lui annoncer qu'il n'avoit plus que peu de tems à vivre, cette nouvelle me fut plus sensible qu'à lui-même, & j'en demeurai aussi consterné, que si je n'eusse point dû m'y attendre : pour lui, me regardant avec des yeux tranquilles; mon cher Vaudray, me dit-il, profitons utilement des momens qui me restent, ensuite

s'étant fait donner de quoi écrire il fut long-tems à composer une lettre pour Madame de Vergi.

De combien de réflexions ne fus-je point agité pendant ce tems? je me flattois que le genereux Comte instruiroit sa divine épouse de ce que j'avois fait pour lui, & m'attireroit sa reconnoissance; mais j'écartois bientôt cette idée trop flatteuse de mon imagination, je m'étois engagé à perdre la vie ou à ramener Vergi entre ses bras: que ne pensera-t'elle pas disois-je en moi-même, peut-être soupçonnera t-elle qu'une indigne jalousie m'a empêché de secourir son illustre époux?

J'étois occupé de cette cruelle idée, lorsque le Comte ayant fini sa lettre, me fit appeller, & après avoir cacheté sa lettre il me pria de faire sortir tout le monde, &

m'ayant fait asseoir au chevet de son lit, il me fit jurer par ce que j'avois de plus sacré, que quelque chose qu'il pût me dire je rendrois, sans l'ouvrir, à la Comtesse de Vergi, cette même lettre qu'il me présentoit.

Je lui promis sans balancer, tout ce qu'il voulut; je vous connois trop, me dit-il, pour douter un moment de la foy de vos promesses, ainsi je ne ferai aucune difficulté de m'expliquer librement avec vous: sçachez donc mon cher Vaudray, qu'il y a longtems que je me suis apperçû de votre amour pour Madame de Vergi (les yeux des amans sont trop clairvoyans pour ne pas pénétrer les misteres les plus cachés) j'ai connu votre tendresse pour Laure, & votre passion respectueuse pour la Comtesse; il doit

même vous ſouvenir que je ne pûs m'empêcher de vous en dire quelque choſe dans le tems même que vous me ſecourûtes ſi à propos contre les Comtes de Bar & de Breſſe. Depuis ce tems quoique vous ayez obſervé vos démarches, vos yeux vous ont trahi, & votre reſpect paſſionné m'a donné plus d'inquietude que les plus tendres déclarations. En effet j'avois ſujet de le craindre, Laure n'eſt point ingrate, elle vous aime, Vaudray, & quoique ſon devoir & ſa vertu ne ſe ſoient jamais démentis, mon amour & mes ſoins n'ont rien pû contre ſa premiere inclination : j'ai voulu vous haïr comme le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à mon entiere felicité; je vous ai crû pour moy des ſentimens tous pareils : mais vous m'avez forcé d'aimer un rival qui

triomphoit de la meilleur partie de ma conquête & la délicateſſe de votre amour vous donnant pour tout ce qui touche Madame de Vergi un attachement inviolable, vous avez ſacrifié votre haine à la violence de votre tendreſſe.

Vous meritez d'être heureux, pourſuivit-il, & la nobleſſe de vos ſentimens merite un cœur tout entier. La Comteſſe réparera ſans doute l'injuſtice du ſort, & s'acquitera pour moy des obligations eſſentielles que je vous ai.

Le Comte eut peine à racheve ces derniers mots par la foibleſſe où il tomba tout d'un coup: il languit dans cet état encore quelques heures, ſans parole & ſans ſentimens, après quoi il expira entre mes bras.

Je ne puis vous exprimer, Sei-

gneur, l'accablement de douleur où cette cruelle perte me plongea, je ne negligai pourtant rien pour lui faire rendre après sa mort ce qui étoit dû à sa naissance, & à sa vertu, & je me préparai ensuite à ramener en Bourgogne le reste des troupes dont il m'avoit confié la conduite.

Le Roy après avoir brulé la Ville de Dreux sépara son Armée, & je repris en tremblant le chemin de vos Etats.

Que ce voyage me parut long! quoique je craignis d'arriver trop tôt! de quel œil ma belle Comtesse me recevra-t-elle, m'écriai-je, je lui porte peut-être ma condamnation dans la lettre dont m'a chargé Vergi. Ah sans doute elle m'est contraire, puisqu'il m'a défendu avec tant de précaution de la voir! ce soin ne m'annonce que

trop qu'il lui deffend de me revoir jamais. J'avoüe, Seigneur, que des réflexions si naturelles me presserent cent fois de penetrer ce terrible mistere : qui pourra rendre compte de ce manque de foy, me disois-je à tous momens ; dérobons pour jamais à la Comtesse, les dernieres volontés de son époux ; je puis peut-être par ce seul moïen éviter le plus affreux des malheurs.

Cependant, Seigneur, je resistai à une curiosité qui auroit blessé la probité dont je fais profession : je mourerai, m'écriai-je, si cette lettre me bannit pour jamais de la vûë de ma divine Princesse ; mais au moins ma scrupuleuse exactitude la forcera de m'estimer, & j'emporterai au tombeau la gloire de n'avoir jamais manqué ni à ma passion, ni à mon devoir.

Enfin, Seigneur, j'arrivai à la Cour dans le deſſein de m'expoſer à ce que la fortune en voudroit ordonner, j'eus l'honneur de vous faire la reverence en arrivant, vous me reçûtes avec bonté, & vous me fites la grace de me témoigner que vous étiez content de ma conduite à la guerre, & de mes ſoins auprès de Monſieur de Vergi. Vous veniez de perdre l'illuſtre Mahaut de Portugal, toute la Cour étoit dans une affliction proportionnée à la grandeur de cette perte, & la mort de Monſieur de Vergi augmenta encore un deüil ſi general, étant également aimé & eſtimé de tout le monde.

Je fus aſſez long-tems ſans pouvoir obtenir une audience particuliere de la deſolée Comteſſe: enfin pour y parvenir je fus obli-

gé de lui faire dire que Monſieur de Vergi m'avoit en mourant chargé d'une lettre pour elle, & expreſſément ordonné de la lui remettre à elle-même ; cette circonſtance la détermina à m'écouter ; je la trouvai dans un abattement qui redoubla le mien, il me parut même que ma vûë aigriſſoit ſa douleur.

Hé bien Vaudray, me dit-elle enfin, d'une voix entrecoupée de ſanglots, vous n'avez pû executer la genereuſe réſolution que vous aviez formée, Monſieur de Vergi eſt mort malgré mes vœux & vos ſoins. Je vous rends cette juſtice pour croire que ſa perte vous eſt ſenſible, vous en avez donné des preuves dont je conſerverai toute ma vie la memoire.

Je ſuis trop recompenſé, Madame, interrompis-je, puiſque

vous daignez vous ressouvenir des foibles marques d'attachement que j'ai donné à Monsieur de Vergi ; mais helas ! que je crains de vous porter dans cette lettre des ordres fatals à mon repos : là-dessus je lui racontai en tremblant ma derniere conversation avec le Comte ; je lui dépeignis mes inquietudes sur la lettre que j'avois à lui rendre, & la lui presentai avec une crainte mortelle, elle me parut satisfaite de ma fidelité & de ma soumission ; & pour me le témoigner, elle lut tout haut ces paroles, qui par le plaisir & le bonheur qu'elles me produisirent par la suite, me sont demeurées profondément dans la memoire.

LETTRE.

Je ne vous verrai plus, ma chere

Comteſſe, la mort va me priver du plus rare treſor de la nature, & ne me laiſſe de tems que pour vous peindre une foible partie de mon deſeſpoir, & pour vous inſtruire du dernier témoignage d'amour que j'exige de vous: Vaudray vous rendra cette lettre; je lui dois tout, Madame; c'eſt vous que je charge du ſoin de le recompenſer. Il vous aime, j'ai ſçû le penetrer, & quoique la vertu & le devoir vous aïent fermé les yeux ſur ſon amour; votre cœur ne l'étoit pas à ſa tendreſſe: ce genereux Rival a tout fait pour me témoigner ſa paſſion, c'eſt moi ſeul qui en ai reçu des preuves éclatantes pendant qu'il ſoupiroit en ſecret: mais Madame, ſi ſa generoſité l'a emporté ſur moy pendant ma vie, ſouffrez que j'en triomphe après ma mort: uniſſez-vous à Vaudray par des neuds éternels, il eſt digne de ce bonheur, laiſſez-vous vaincre à la paſſion du

plus fidele amant, & aux inſtantes prieres d'un époux qui expire. Adieu Madame, je ſens la mort qui s'approche, ſouvenez vous de moy, j'ai connu tout le prix de mon bonheur par l'horrible peine que ſa perte me cauſe.

Jugez, Seigneur, quelle fut ma ſurpriſe à la lecture de cette lettre; le bonheur qu'elle m'annonçoit me parut ſi extraordinaire, que je fus long-tems à douter de ce que je venois d'entendre. Grand Dieu, m'écriai-je enfin tout hors de moi, la perte de mille vies pourroit-elle meriter une ſi glorieuſe récompenſe! Ah Vergi ta vertu étoit peu commune!

Cependant la Comteſſe les yeux baiſſés étoit dans une profonde rêverie, je n'oſois l'interrompre, la crainte & le reſpect retenoient

mon impatience. Enfin me regardant le visage couvert de larmes : Vaudray, me dit-elle, plus l'infortunée Comtesse vous donne des marques de sa reconnoissance, plus il me retient dans ce que je dois à sa memoire, & dans ce que je me dois à moi-même ; qu'il vous suffise de sçavoir que vous meritez, même de mon aveu, ce que Monsieur de Vergi vous destinoit ; mais soïez assez genereux, pour ne me point presser sur l'exécution d'un ordre qui blesse ma gloire, quoiqu'il flatte mon inclination, contentez vous de la plus parfaite estime, & laissez moi pleurer la perte de mon illustre époux.

Oüi, Madame, lui dis-je, il n'est pas juste que vous oubliïez jamais le malheureux Vergi, il merite vos larmes, & quelque brillante

brillante que ſoit la fortune qu'il me réſervoit, je ne m'oppoſerai point à une douleur ſi bien fondée; mon reſpect, & ma profonde ſoumiſſion vous feront ſeuls ſouvenir de ma tendreſſe & de ſes bontés: je ne veux devoir qu'à ma conſtante paſſion le bonheur qu'on accorderoit à la reconnoiſſance.

C'eſt d'elle ſeule, Madame que j'attends un heureux changement dans ma fortune.

Allez, Vaudray me répondit-elle, retirez-vous je ne dois plus vous entendre, votre obéïſſance ébranleroit des réſolutions que ma fierté doit ſoutenir.

A ces mots elle me fit ſigne de m'éloigner, je ſortis de ſon appartement, partagé entre la crainte & l'eſperance: je n'avois jamais oſé aſpirer au bonheur dont la let-

tre de Vergi me flattoit, elle me laiſſoit enviſager une felicité mille fois au-deſſus de ce que je devois prétendre (que l'amour produit à ſon gré de differens changemens.) Avant la lecture de cette lettre je me croyois perdu pour jamais, après l'avoir entenduë je me trouvai à portée d'être le plus heureux des hommes.

Pluſieurs mois s'écoulerent, pendant leſquels je ne laiſſai parler que mon reſpect & ma retenuë, & quoique je me préſentas à ma belle Comteſſe le plus ſouvent qu'il me fût poſſible, j'affectois de ne point chercher de converſations particulieres avec elle. Je crûs que cette diſcretion feroit plus pour mon amour que les diſcours les plus preſſants : en effet je ne me trompai pas : elle fit impreſſion ſur Madame de Vergi,

qui me voyant un jour près d'une fenêtre attaché à la regarder avec des yeux pleins de langueur : Vaudray, me dit-elle en s'approchant de moi, que votre silence est à craindre, je ne ressens que trop ce qu'il renferme de respect & de passion ; les expressions les plus tendres feroient sans doute moins d'effet : mais mon cher Vaudray, outre les raisons generales que la bienseance m'impose, la jalousie que vous avez inspiré à Monsieur de Vergi, me cause des scrupules qui blessent ma délicatesse.

Madame, lui dis-je, avec une douleur qu'elle n'eut point de peine à remarquer, je n'oposerai jamais à vos loix souveraines qu'une aveugle soumission, & quelque cruelle qu'elle me paroisse, je sacrifierai ma vie sans répugnance pour vous prouver la parfaite dé-

ference que j'ai pour vous.

En achevant ces mots je lui fis une profonde reverence & je me retirai.

Depuis cette converſation la Princeſſe affecta d'être encore plus retirée, & s'accoutuma inſenſiblement à la ſolitude. Elle m'a avoüé depuis, qu'elle avoit été expoſée à de violens combats par la lettre de Vergi, & qu'enfin ne pouvant plus ſe flatter de reſiſter au penchant qui l'entraînoit vers moi, elle avoit cru que l'abſence ſeule pourroit la ſecourir en cette occaſion.

En effet, Seigneur, elle partit peu de jours après pour la Campagne, & ſon départ fut ſi précipité, que je n'en eu aucune connoiſſance : cet éloignement qui me parut ſans ſujet me plongea dans des inquietudes mortelles.

Ah ſans doute m'écriai-je, non ſeulement ſon cœur s'oppoſe aux dernieres volontés de ſon époux, mais encore la cruelle fuit une préſence qui lui reprocheroit toujours ſon ingratitude. Je demeurai quelques jours accablé de ces noirs preſſentimens, enfin ne pouvant plus être maître du trouble qu'ils excitoient dans mon ame; je me réſolus d'aller chercher aux pieds de ma divine Laure l'éclairciſſement des doutes qui m'accabloient. Je partis donc, & ſur le prétexte d'une partie de chaſſe, je me rendis chez la Comteſſe, elle étoit dans ſes Jardins, & ne voulant pas me faire annoncer, je les traverſai avec précipitation: Je la trouvai ſeule aſſiſe au bord d'une fontaine dont l'agréable murmure excitoit une douce rêverie; auſſitôt qu'elle me vit,

elle ne put s'empêcher de rougir.

Ah Vaudray, me dit-elle, que venez vous faire icy ? avez vous oublié mon devoir & vos promesses ? car enfin ma tendresse pour vous ne m'aveugle point assez pour me faire esperer que le Duc consente jamais à la volonté de Monsieur de Vergi, pourrois-je y consentir moi même, que diroit l'Univers ? il m'accuseroit avec raison d'avoir supposé l'ordre d'un époux pour prétexter celui de l'amour ; nos conditions sont inégales quoique nos cœurs soient faits pour s'aimer ; j'ai voulu vous fuir pour me fortifier contre vous & contre moy ; cependant l'amour vous conduit icy pour ébranler de si justes résolutions. Plaignez-moi, mon cher Vaudray, & si vous êtes veritablement genereux ne permettez

pas qu'une honteuſe foibleſſe me deshonore aux yeux de toute l'Europe.

Charmante Princeſſe, interrompis-je, le Ciel m'eſt témoin que votre gloire & votre grandeur me ſont auſſi cheres qu'à vous-même. & quoique mon amour paſſe de beaucoup les amours ordinaires, il ne veut point de bonheur aux dépens de votre repos. Je n'alleguerai donc point pour ſoutenir mes droits ſur votre cœur ni la violente tendreſſe que je vous ai toujours témoigné, ni les loix ſouveraines d'un époux expirant, il ne m'a que trop païé par la ſeule idée d'une eſperance auſſi glorieuſe que celle qu'il me promettoit: ainſi ſevere & raiſonnable Princeſſe, permettez-moi de mourir en vous adorant, c'eſt l'unique bien qui me reſte, ſou-

tenez la gloire de votre naiſſance ; trop heureux par ma mort de pouvoir y contribuer.

Ah c'en eſt trop s'écria la Princeſſe, après un moment de ſilence, vous triomphez, la raiſon eſt trop foible contre tant d'amour & de ſoumiſſion : eh bien Vaudray, je veux vous rendre heureux ; j'aurai au moins pour ma deffenſe, l'ordre d'un époux, & la tendreſſe du plus parfait & du plus fidele de tous les amans, mais cachons à toute la terre une union qui pourroit être condamnée, recevez ma main pour gage du bonheur que je vous promets.

Puis-je vous repreſenter, Seigneur, ce que je devins à cette charmante aſſurance de ma felicité ? je paſſai ſi promptement de la plus affreuſe douleur au plus ſenſible de tous les plaiſirs, que ce

ce contraſſe faillit à me coûter la vie ; Je me jettai à ſes pieds, & là par les tranſports les plus vifs je lui exprimai une partie de la joïe dont mon cœur étoit penetré.

Nous convinmes enſuite de la conduite que nous devions ſuivre pour dérober à la connoiſſance de tout le monde, une intelligence dont le miſtere augmenteroit encore la douceur.

Je retournai à Dijon, après que ma Princeſſe m'eut permis de revenir quelquesfois la voir, ſur le même prétexte, & avec la même précaution, juſqu'au moment fortuné où la fin de ſon deüil la mettroit en état de nous unir pour jamais.

Vous jugez bien, Seigneur, que je profitai de la permiſſion qu'elle me donna. Que je trouvois de douceur dans ſes conver-

cabinet de plein pied à son appartement, & qui étoit en saillie sur les Jardins; aucune de ses femmes n'y entroient, & un petit chien qu'elle avoit soin d'y enfermer, l'avertissoit tous les soirs, par ses cris, de mon arrivée.

Ce tems fortuné dura quelques années, qui loin de diminuer mon amour, augmentoit encore sa violence. Madame de Vergi a tant d'agrémens dans l'esprit, que rien n'est plus doux & plus brillant que sa conversation, son caractere est sûr & solide, son humeur égale & enjoüée. Enfin, Seigneur, tant de rares qualités attachent par des graces toujours nouvelles, dont on ne peut jamais se dégoûter. D'ailleurs cette Princesse en liberté de me témoigner sa tendresse, recevoit les preuves de la mienne avec tant de bonté que jamais

l'amour n'unit deux amans qui fissent plus d'honneur à son empire.

Cependant la fortune jalouse d'une félicité où elle n'avoit point contribué, me contraignit de m'éloigner d'elle.

Le Roy pressé par l'Empereur Othon, vous envoya demander du secours, dont il avoit un extrême besoin, vous résolutes, Seigneur, de vous mettre vous-même à la tête de vos Troupes, & d'aller soûtenir par votre valeur, l'éclat de votre reputation, & la gloire de la Nation Françoise. Pendant que vous étiez occupé aux préparatifs de cette glorieuse Campagne, que ne me dit point ma belle Comtesse! Vous partez me disoit-elle, une guerre cruelle vous arrache à mon amour, pour vous exposer aux plus affreux

périls; peut-être helas y succomberez-vous : mais croyez que seule à pleurer les travaux & les dangers où vous serez exposé, j'en sentirai plus que vous la dureté, puisque le coup fatal qui vous ôteroit la vie, me conduiroit sans doute au tombeau.

Que d'amour, Seigneur, dans une personne aimée ! J'étois si transporté des marques touchantes de sa tendresse, que quelqu'éclatante que pût estre la gloire où j'aspirois, elle ne pouvoit que foiblement me dédommager de ce que je quittois pour elle : cependant il fallut s'y résoudre; je ne vous dirai pas nos adieux, il vous est aisé d'imaginer qu'il n'en fût jamais de plus passionnés ni de plus sinceres : mais enfin je m'arrachai des bras de ma divine Comtesse, & j'eus l'honneur de vous

ſuivre; mon pere qui avoit celui de commander vos Gardes, mena mon frere avec lui, nous arrivames tous dans la pleine de Bouvines. Cette Campagne fut auſſi glorieuſe pour vous, Seigneur, qu'elle fut funeſte pour nous, puiſque mon pere finit glorieuſement ſa vie en deffendant la vôtre.

La guerre fut heureuſement terminée par cette fameuſe Bataille, & vous revintes dans vos Etats, couvert de Lauriers, & comblé d'une Gloire immortelle: ce fut à votre retour que vous épouſâtes la Ducheſſe, & que vous nous honorâtes mon frere & moy d'une diſtinction particuliere: nous en avions déja reſſentis des effets; mais votre cœur reconnoiſſant touché de la mort de mon pere, vous fit répandre liberalement ſur nous vos dons les plus précieux,

au-dessus desquelles j'ai mis toujours l'honneur de votre confiance. Cependant dès le jour même de votre arrivée je volai chez ma Princesse. Que d'amours & de transports j'y trouvai ! rien n'avoit été si touchant que notre séparation ! rien ne fut plus passionné que le plaisir que nous goûtâmes en nous revoïant.

Nos discours entrecoupés des plus ardentes caresses, firent éclater des transports inconnus aux vulgaires amans. Depuis plus d'une année que je suis de retour je joüis sans trouble & sans inquietude du bonheur d'une si douce intelligence. Rien ne manque à ma felicité, j'aime aussi tendrement que je suis aimé, je goûte le plaisir du plus tendre mistere, & rien au monde n'auroit pû me contraindre à le révéler si les inquietudes

mal fondées de la Ducheſſe n'avoient troublé votre repos, & ne m'avoient forcé par l'attachement inviolable que j'ai pour vous, Seigneur, à vous confier le ſecret de ma vie; je croirois l'avoir hazardé, ſi vous n'aviez eu la bonté de me raſſurer, Seigneur, par les ſermens les plus ſacrés, ſur un ſujet qui m'eſt ſi important; car enfin je vous le repete encore, la vie de la Comteſſe & la mienne, ſont abſolument attachées à l'obſervation de vos promeſſes.

Vaudray finit ainſi ſon diſcours; le Duc qui l'avoit écouté avec un extrême plaiſir, n'en eut pas plûtôt remarqué la fin, qu'il lui témoigna avec bonté la ſatisfaction qu'il en avoit reçû. Bien loin de blâmer Madame de Vergi, lui dit ce Prince, je ne peux qu'approuver infiniment ſa conduite;

un amant auſſi parfait meritoit ſans doute de toucher le cœur d'une maitreſſe raiſonnable. D'ailleurs l'ordre de Monſieur de Vergi autoriſe ſon choix. Que vous êtes heureux, s'écria le Duc, vous goûtés les plus doux plaiſirs de l'amour; vous avez oublié ſes peines, & ce qui m'en paroît de plus heureux, c'eſt que depuis le tems que vous êtes unis, vous aïez conſervé l'ardeur & la vivacité qui ne ſe reſſent ordinairement qu'au commencement des paſſions. Il eſt ſi rare de trouver ces ſentimens après l'Hymenée, que rien n'eſt moins commun que votre exemple. Ah, Seigneur interrompit Vaudray en ſouriant, votre attachement pour la Ducheſſe, fait bien voir que cette maxime n'eſt pas generale, & quand il ſeroit vrai qu'il puiſſe ſe

rencontrer des époux assez ennemis de leur propre bonheur pour faire succeder une tiede indolence à un violent amour. Je connois trop le prix du bien que je possede, & tout ce que je dois à Madame de Vergi, pour me priver volontairement d'une fortune après laquelle j'ai tant soupiré; de son côté Madame de Vergi a trop de solidité dans l'esprit, & trop de reconnoissance dans le cœur, pour n'estre pas toujours la même pour un homme dont les sentimens ne changeront jamais.

Vous êtes donc le plus fortuné des mortels, s'écria le Duc, mon cher Vaudray, tout conspire à votre felicité; car je suis si touché d'une patience si raisonnable & si tendre, que je veux par une approbation publique autoriser la

Comteſſe dans la douceur de ſon choix ; je donnerai par là à toute l'Europe une marque éclatante du cas que je fais de votre merite, en vous élevant à un rang auſſi diſtingué.

Ah, Seigneur, interrompit Vaudray, en ſe jettant aux genoux du Duc ! je ſuis penetré de la plus vive reconnoiſſance d'une bonté ſi peu commune, & de la fortune que vous m'offrez ; mais Seigneur, mon cœur exemt d'ambition n'a jamais formé de deſir ſi élevé ; l'amitié dont ſon Prince l'honore, & le doux plaiſir que lui donne l'amour, rempliſſent entierement ſes ſouhaits ; il préfere cette vie douce & tranquille à une élevation pour laquelle il n'eſt point né ; ainſi, Seigneur, ſouffrez que je mette toute mon application à conſerver vos bon-

nes graces, & que je borne tous mes desirs à la possession du cœur de ma Princesse. Pardonnez-moi donc si je refuse une gloire qui pourroit interresser la votre, & blesser celle de Madame de Vergi.

Le Duc surpris d'une modestie qui ne lui parut pas naturelle, fut un moment incertain de ce qu'il devoit répondre; plus la grace qu'il vouloit accorder étoit considerable, & plus le refus lui en paroissoit extraordinaire, son esprit défiant lui en fit chercher la cause avec inquietude, il crut enfin l'avoir trouvé dans les accusations dont la Duchesse chargeoit Vaudray auprès de lui. Il fut frapé de cette idée qui lui fit craindre que tout ce qu'il venoit d'apprendre ne fut peut-être une histoire faite à plaisir, pour cacher de veritables sentimens.

C'eſt pourquoi reprenant la parole avec un air chagrin ; il faut, Vaudray, lui dit-il, pour achever de me convaincre que je ſois moi-même le témoin de votre félicité, je veux aller avec vous chez ma niece, je n'y paroîtrai point, mais j'ai beſoin de cette certitude pour étouffer dans mon ame les ſoupçons que me donne un refus ſi peu attendu.

Je ſuis bien malheureux, Seigneur, interrompit Vaudray, que mon innocence vous paroiſſe douteuſe après l'effort que je viens de faire pour vous la rendre évidente ; mais enfin je ne peux plus balancer ſur ce qui me reſte à faire, je vous conduirai chez Madame de Vergi, je vous rendrai témoin de mes tranſports & de ſon amour ; alors vous conviendrez que la Ducheſſe s'eſt mépriſe en prenant les

preuves de mon zele pour les marques d'une téméraire paſſion, mais, Seigneur, que ferez-vous dans ce voyage ? ma Princeſſe mourera ſans doute, non ſeulement de la ſurpriſe de vous voir ; mais encore d'une indiſcretion qui trahit mes ſermens : car enfin je n'ai jamais oſé lui avoüer la violence que vous m'avez fait, & les motifs qui vous y ont engagés : jugez donc, s'il vous plaît, des ſuites funeſtes que peut produire votre preſence, puiſqu'en lui arrachant ſa vie j'expirerois à vos yeux, de ſa perte & de mon imprudence.

Ne craignez rien, lui dit le Duc, impatiemment, je vous renouvelle mes ſermens les plus inviolables & je vous promets que la Comteſſe ne s'appercevra point que je l'obſerve.

Eh bien, Seigneur, réprit triſtement Vaudray, quand voulez-vous partir? dès ce ſoir interrompit le Duc, & lorſque je ſerai débaraſſé de la foule des Courtiſans qui m'obſedent, je ſortirai par un eſcalier dérobé qui donne dans les jardins de ce Palais, vous vous y trouverez, & nous prendrons enſemble le chemin du Château de la Comteſſe, après cet ordre, Vaudray ſortit de l'appartement du Duc, rempli de trouble & d'agitation.

Cependant la Ducheſſe qui ſçut par Madame de Lantage la longue conference du Duc, & de Vaudray, ne douta point qu'elle n'eut roulé ſur l'entiere confidence d'un amour qui la déſeſperoit, ſon cuiſant dépit ne lui permettant pas de reſter ſi long-tems dans une même ſituation; d'abord après

après son souper elle descendit dans les jardins accompagnée de sa confidente pour s'entretenir avec elle de son malheur, & de ses desseins contre Vaudray. La nuit étoit belle quoique la Lune n'éclairât point, & la douceur de l'air l'engageant d'en profiter, elle continua sa promenade plus long-tems qu'elle n'avoit d'abord résoluë ; elle fit donc plusieurs tours dans les differentes allées dont ce jardin étoit composé ; enfin la lassitude l'ayant forcée de s'asseoir sur un tapis de gazon qui regnoit le long de la palissade : l'on étoit pour lors dans les plus beaux jours de l'été, & elle se résolut d'attendre dans ce lieu le lever de l'Aurore.

A peine y avoit-elle restée un moment, qu'elle entendit deux hommes passer auprès d'elle, elle les reconnut facilement à la voix.

pour eſtre le Duc & Vaudray.

La nuit favoriſe mon deſſein; diſoit à demi bas le Prince, je peux à la faveur de ſon obſcurité me dérober à des regards importuns, & me rendre ſans danger le témoin du bonheur qui vous attend; j'abuſe de votre confiance, je le ſçai: mais mon cher Vaudray, j'aime la Ducheſſe, ſes ſoupçons loin de diminuer augmentent inceſſamment; elle s'obſtine à croire toujours que vous l'aimez.

Ah, Seigneur, interrompit Vaudray, je la reſpecte comme la femme de mon Prince; mais je ne l'aime point: d'ailleurs, convenez, s'il vous plait, que rien dans l'univers ne peut me paroître aimable après la divine perſonne que j'adore.

Il eſt vrai, repartit le Duc, en

s'éloignant toujours, que vous êtes le plus heureux des hommes de posseder un tresor dont les charmes sont infinis.

Que n'auroit point donné la curieuse Ducheſſe pour entendre le reſte de cette converſation? mais comme ils marchoient toujours elle fut bientôt hors d'état de les entendre. Grand Dieu s'écria-t-elle! de quel rigoureux ſuplices m'accablez-vous? rien n'approche de la fureur qui déchire mon ame, mais auſſi rien ne ſçauroit ſouſtraire à ma vengeance les indignes objets de ma haine, & je ne deſire de prolonger ma vie; que pour avoir le plaiſir de répandre ce ſang odieux,

Madame de Lantage effraïée de ſon emportement, tâcha par toutes ſortes de moïens de calmer cette implacable ennemie,

& ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle put l'obliger de retourner au Palais y prendre quelque repos.

Cependant le Duc guidé par Vaudray arriva chez Madame de Vergi, ils attacherent leurs chevaux à quelque pas du jardin, & s'avancerent vers une fausse porte qui y donnoit entrée, Vaudray après l'avoir ouverte conduisit le Duc à quelque distance du cabinet (lieu charmant destiné à son bonheur) il étoit en dôme ouvert de tous côtés de croisées en ceintre qui donnoient un libre passage à la vûë.

Après que cet amant fortuné eut avec grande précaution placé son Prince derriere quelques arbres, il entra dans le cabinet qui étoit éclairé de plusieurs bougies: il n'y fut pas plûtôt, qu'aïant

ouvert une petite porte conſtruite dans le mur ; il en ſortit une aimable épagneule qui ſe mit à japper, c'étoit l'heureux ſignal dont Vaudray ſe ſervoit pour inſtruire de ſon arrivée ; ces heureux amans n'aïant pour témoins de leurs amours que cet innocent confident de leur felicité, auſſi Vaudray ne ſe fut pas plûtôt ſervi de ce moïen, que la belle Comteſſe parut avec tous ſes charmes.

Le Duc qui la voyoit ſans en pouvoir eſtre apperçû, fut ébloüi du nouvel éclat qu'elle apportoit en ce lieu ; pour Vaudray, auſſi tendre, auſſi reſpectueux que le premier jour de ſon amour, il ſe jetta à ſes pieds, & ſembloit lui faire mille tendres proteſtations d'une paſſion éternelle, que le Duc ne pouvoit entendre ; mais il vit l'aimable Comteſſe embraſ-

ſer ſon fidel époux, & lui faire des careſſes ſi tendres, qu'elle auroit pu eſtre enviée du plus heureux des hommes: il eſt aiſé de s'imaginer que cet amant paſſionné encheriſſoit par ſes tranſports ſur l'amour qu'on lui témoignoit.

Mais pour tirer le rideau ſur un endroit ſi délicat de cette Hiſtoire, la Comteſſe ſe retira à l'approche du jour, & Vaudray ſortit le plus amoureux & le plus fortuné des amans; pour le Duc il fut ſi touché du bonheur de ſon Favori, qu'il l'embraſſa avec affection, & le felicita mille fois ſur la gloire & le plaiſir dont il joüiſſoit.

Ils ſortirent de ce lieu avec la même précaution qu'ils avoient apporté en y entrant, & rejoignirent leurs chevaux; ils ſe preſſerent d'arriver à Dijon avant que le jour les ſurprit.

Il étoit si peu vraisemblable, disoit le Duc en marchant, que vous pûssiez refuser l'offre avantageuse que je vous faisois, que j'avoüe à ma honte que j'ai douté de votre sincerité; mais je connois bien à present, mon cher Vaudray, toute la délicatesse de ce refus; vous possedez la plus belle & la plus vertueuse femme du monde, dont vous estes passionnément aimé, une vaine idée de grandeur apporteroit sans doute quelque diminution à votre bonheur; joüissez, continua le Duc, joüissez d'une fortune d'autant plus grande, que vous en avez sçû assaisonner le plaisir d'un mistere impenetrable, & comptez pour toujours sur l'amitié de votre Prince, que rien dorénavant ne pourra ébranler.

Vaudray penetré de reconnois-

ſance remercia le Duc dans les termes les plus ſoumis ; il lui demanda pardon de la neceſſité où il s'étoit trouvé de le rendre témoin de ſes empreſſemens pour Madame de Vergi. Je ſçai continua-t-il que mon reſpect auroit dû contraindre mon amour ; mais quelque grand que ſoit le premier il doit ſans doute ceder à la violence du ſecond.

Avec de pareils diſcours le Duc rentra dans le Palais, & ſe fit mettre au lit. A peine avoit-il goûté quelques heures de repos ; que l'inquiete Ducheſſe à qui la converſation qu'elle avoit entenduë avoit ôté le ſommeil, ſe réſolut à quelque prix que ce fût, de penetrer un ſecret où le bonheur de ſa vie ſembloit eſtre attaché.

Elle connoiſſoit le caractere du Duc, & le fort aſcendant qu'elle avoit

avoit sur son esprit, sur-tout depuis que l'âge & l'amour avoient augmenté sa foiblesse naturelle, elle ne douta point que par son adresse & ses artifices elle ne triomphât de la discretion d'un homme qu'elle gouvernoit encore plus absolument depuis sa feinte grossesse.

C'est pourquoi elle rentra dans son appartement, & se mettant au chevet de son lit. Je trouble trop inconsidérement votre repos, lui dit-elle, d'un air assez fier, vous en aviez cependant plus besoin que jamais par les courses nocturnes où Vaudray vous engage, je vous ai vû cette nuit suivre cet indigne Favori, qui non seulement m'outrage par l'endroit le plus sensible, mais qui cherche encore à détourner votre cœur de la tendresse qu'il me doit; vous aimez donc, Seigneur, s'é-

cria l'artificieuſe Ducheſſe & malgré vos ſermens, une autre m'enleve un bien qui n'étoit dû qu'à mon amour, c'eſt dont là cette ardeur cachée que vous attribuiés au témeraire Vaudrai, je ſuis trahie par un époux qui me ſacrifiant lachement à ma rivale ſe joue encore de ma crédulité. Car enfin ne prétendés plus rejetter ſur vôtre favori une paſſion dont il n'eſt que le pretexte, vous ſouffrés ſans murmure l'inſolent amour qu'il a pour moi en faveur des ſervices qu'il vous rend auprés de vôtre nouvelle Maîtreſſe; Mais Seigneur ne cherchés plus à m'abuſer & permettés moi d'aller ailleurs qu'en cette Cour achever ma triſte deſtinée, en achevant ces dernieres paroles, la perfide Ducheſſe ſe couvrit le viſage pour cacher les larmes qu'elle affectoit

de répandre, l'amoureux Duc en fut si touché que prenant une de ses mains qu'il serra tendrement entre les siennes.

Madame, lui dit-il, calmés une douleur qui me desespere, une apparence trompeuse, me fait paroître coupable à vos yeux: mais je vous proteste avec verité que le voyage de cette nuit qui vous donne tant d'ombrage, n'a eu d'autres objet que l'amour de Vaudray: c'est pour guerir vos soupçons & les miens que j'ai voulu m'éclaircir par moi-même de la vérité de sa passion, je suis enfin assuré de sa sincerité & lorsque rien ne peut plus troubler mon repos, vous cherchés Madame, à m'accabler par un doute qui offense également mon honneur & mon amour.

Quelle foible excuse grand

Dieu, s'écria précipitament la Ducheſſe, prétendez-vous que j'en puiſſe être ſatisfaite ? non non, Seigneur, ne joignez pas le plus lâche artifice au plus ſenſible des affronts ; ſi vos diſcours avoient quelqu'apparence, vous feriez-vous preſſer de me nommer la perſonne que Vaudray aime, pour vous diſculper d'un ſoupçon qui m'allarme avec tant de vraiſemblance ; mais vous m'alleguez un objet imaginaire, pour me cacher celui qui vous fait ſoupirer.

Ah ne le croïez pas, Madame, interrompit le paſſionné Duc, je n'aime que vous, croïez-en les marques que je vous en ai toujours donné, & ſoïez certaine que je ne changerai jamais ; n'en eſt-ce point aſſez, & voulez-vous que je vous révele un ſecret qui par les ſermens les plus forts m'eſt

devenu inviolable. Eh bien, lui repartit l'imperieuſe Ducheſſe en ſe levant, gardez cet important miſtere, mais n'eſperez plus de moi que froideur & qu'indifference. Après ces mots, elle ſortit bruſquement, & fut raconter à Madame de Lantage le détail de cette converſation.

Cette habile confidente conjectura facilement, que le moïen dont elle ſe ſervoit étoit l'unique pour tirer du Duc ce qu'elle en vouloit ſçavoir; ces deux pernicieuſes femmes prirent enſemble les meſures neceſſaires pour parvenir à leur but. Enfin cette déliberation ſe termina par convenir que la Ducheſſe feindroit une maladie.

Cependant le Duc affligé de la colere de la Ducheſſe, ſe réſolut de chercher les moïens de l'adou-

cir. Il ſongea à ce qu'il devoit faire pour y parvenir : il ſentoit avec douleur qu'il ne réuſſiroit point à ſurmonter ſon opiniâtreté, qu'en lui racontant l'Hiſtoire de Vaudray, mais ſon honneur & ſa probité, ne lui permirent pas de douter un moment qu'il n'obſervât ſcrupuleuſement ſes promeſſes; ainſi il chercha d'autres voïes pour la détromper ; il crut que ſon aſſiduité ſoûtenuë de fêtes & de plaiſirs lui oteroient un ſoupçon qui le détruiſoit lui-même.

A peine avoit-il pris cette réſolution, que Vaudray par le devoir de ſa Charge, entra dans ſon appartement : il ne lui parla pas de la converſation qu'il venoit d'avoir avec la Ducheſſe. Il craignit qu'il ne s'en allarma ; & qu'il ne le crut capable d'une foibleſſe dont il ſe croïoit exemt pour jamais.

Vaudray, lui dit-il, je veux ordonner un magnifique Tournois, vous ſerez un des tenans avec les Seigneurs de Mailly, de Beaufremont & de Neufchatel; pendant trois jours vous ſoûtiendrez le pas contre tous les Aventuriers qui ſe preſenteront, je ne veux rien obmettre pour rendre cette fête éclatante; ainſi je vous ordonne de vous y préparer, faites publier par les Herauts, que l'on donnera la liberté du choix des Armes, ſoit à la lance, ſoit à l'épée ou à ſa maſſe, ſuivant les differens Ecus que les Aſſaillants toucheront. Je vous charge du ſoin de faire conſtruire les barrieres & les échafaux pour les Dames qui jugeront & donneront le Prix de la Valeur: car je veux, mon cher Vaudray, lui dit ce Prince, en ſe penchant vers lui, celebrer le plaiſir que j'ai de votre union avec ma niece.

Ce Favori remercia le Duc en ſoûriant, de l'honneur qu'il lui faiſoit, & ſortit pour aller exécuter ſes ordres.

La Ducheſſe cependant commença bientôt à mettre en pratique l'artifice dont elle vouloit ſe ſervir: le Duc qui voulut paſſer dans ſon appartement en fut reſpectueuſement empêché par Madame de Lantage, qui contrefaiſant l'affligée, lui dit que la Ducheſſe s'étoit trouvée ſurpriſe d'un ſi violent mal de tête, qu'elle en aprehendoit les ſuites, & que pour les prévenir il lui falloit du repos.

Il n'en fallut pas davantage pour troubler ce foible & tendre époux; il deſcendit dans les Jardins pour y diſſiper ſon chagrin, & y attendre que la Ducheſſe fût viſible, mais ſon inquietude ne lui donnant point de relâche, il

revint plusieurs fois coup sur coup s'informer d'une santé de laquelle la sienne dépendoit entierement ; mais l'habile confidente l'empêcha toûjours sur differents prétextes de s'éclaircir par lui-même de la verité du mal de la Duchesse, elle prévoïoit que ces obstacles redoubleroient l'inquietude où il étoit, elle ne se trompoit pas : ce Prince ne l'aïant pû voir de tout le jour fut de très-bonne heure le lendemain se presenter à la porte de son appartement où aïant été introduit, il témoigna à cette Princesse la peine extrême qu'il avoit ressenti de son indisposition ; & d'avoir été si long-tems privé du plaisir de la voir.

Mais la Duchesse l'interrompant avec une langueur affectée : puis je croire, Seigneur, que vous

ſoïez ſenſible à ce qui me touche, puiſque je ne ſuis plongée dans la triſte ſituation où vous me voïez que par l'agitation & la douleur que votre infidelité me cauſe.

Je vous aimois, je me croyois aimée, vos ſermens chaque jour m'en donnoient de nouvelles aſſurances & je ſuis trahie dans le moment même que mon cœur s'abandonnoit au plaiſir de poſſeder le votre; mais ce qui redouble mon deſeſpoir, c'eſt d'entraîner dans ma perte le gage précieux de votre amour dont vous faites l'innocente victime de la legereté de votre ame.

Madame, interrompit le Duc, avec beaucoup de marques de foibleſſe, qu'il s'éforçoit encore de vouloir cacher: quel funeſte plaiſir pouvez-vous prendre à me deſeſperer par l'affliction à laquelle

vous vous livrés ? De grace faites quelqu'attention au peu d'apparence qu'il y a que je ſois capable de l'infidelité dont vous m'accuſez ; mon âge, ma conduite, & mon extrême tendreſſe pour vous, ſont plus que ſuffiſans pour détruire une idée ſi contraire à ce que je me dois à moi-même ; & pour ajouter encore s'il ſe peut à des raiſons ſi ſenſibles, je vous jure de nouveau, que la ſeule curioſité m'a conduit chez la Maîtreſſe de Vaudray ; j'ai voulu voir par mes propres yeux, dans la crainte d'être abuſé par une fauſſe confidence ; vos conſeils, Madame, m'y ont autant portez que mes ſoupçons.

Je ne ſents que trop, repartit la Ducheſſe, par les frivoles défaites que vous m'alleguez, combien peu vous êtes touché de l'é-

tat où je ſuis, & du riſque où peut eſtre par là ce ſucceſſeur tant deſiré, vous preferez une vaine & inutile diſcretion au repos qu'il ſeroit aiſé de nous donner à tous les trois : mais helas Seigneur ! vous ne m'avés jamais aimé.

La Ducheſſe prononça ces paroles d'un ton ſi tendre que le Duc ſentit qu'il ne reſiſteroit pas long-tems à une ſi rude épreuve, & reprenant la parole. Le Ciel m'eſt témoin, Madame lui dit-il que rien ne peut approcher de l'amour que j'ai pour vous : mais pouvés vous ſouhaitter que je me deshonore par le plus indigne des parjures ; voulez vous me rendre la honte de l'univers par la plus lâche trahiſon : je ſuis né Prince & j'en ſoüillerois l'auguſte caractere par l'horreur d'une action qui ſeroit condamnée de toute la

terre. Ceſſez donc Madame, de me preſſer, ſi ma gloire vous eſt auſſi chere qu'elle doit l'être.

La Ducheſſe connoiſſoit trop parfaitement l'eſprit du Duc pour ne pas s'appercevoir qu'il commençoit à s'ébranler: c'eſt pourquoi, reprenant la parole ſans heſiter, tout ce que vous craignez, Seigneur, lui dit-elle, pourroit arriver ſi j'avois quelqu'interêt particulier à divulguer le ſecret que je vous demande avec tant d'inſtance; mais ſongez que c'eſt un autre vous-même qui cherche à s'éclaircir d'un doute qui la déſeſpere; c'eſt une épouſe inquiete qui veut effacer de ſon cœur un ſoupçon qui la tuë; car enfin, Seigneur, quel autre motif pouroit exciter ma curioſité? & que me fait l'amour de Vaudray ſi je ceſſe d'en être l'objet? Quel avantage pou-

rois-je trouver à troubler par mon indiscretion, deux amans qui s'adorent? Connoissez donc Seigneur, combien vos excuses sont foibles contre des raisons si pressantes.

Eh bien, Madame, s'écria le foible Duc, vous avez vaincu, je vois qu'il faut vous satisfaire, mais au moins donnez-moi le tems de surmonter un reste de scrupule qui combat encore dans mon ame; Songez donc à vous guerir, & bientôt vous connoîtrez l'excès de mon amour par celui de ma foiblesse.

Le Duc sortit après cette dangereuse conversation; mais la crainte qu'il eut que Vaudray ne lût sur son visage les remords dont il étoit agité par avance, lui fit prendre la résolution de s'éloigner pour quelques heures du Pa-

lais. Il ſe fit amener des chevaux, & ſuivi de peu d'Officiers il ſortit de la Ville pour avoir le tems de diſſiper ſon trouble; pendant cette promenade il ſe plongea dans des réflexions qui lui cauſerent les plus noirs preſſentimens. Il ſe repreſentoit l'infidelité qu'il alloit commettre comme une choſe abſolument indigne de lui; ſes ſermens violez, ſa probité bleſſée par un procedé ſi bas, l'amitié cruellement trahie, toutes ces choſes jointes enſemble preſentoit à ſon imagination une brêche irréparable à ſon honneur: mais bientôt l'imperieux amour qu'il avoit pour la Ducheſſe, étouffa ces vains ſcrupules; ce n'étoit plus ſelon lui manquer à ſon devoir, c'étoit ſauver une Princeſſe aimable qui ne vouloit que ſe détromper: c'étoit une reconnoiſſance

dûë à la plus vive tendreſſe, enfin c'étoit un ſecret qui demeuroit toujours enſeveli dans le plus profond ſilence (Qui peut réſiſter à l'amour quand il attaque un cœur avec toutes ſes forces) le Duc en fit bien-tôt une triſte & fatale experience.

Cependant Vaudray ſurpris d'une promenade à laquelle ce Prince n'étoit point accoûtumé, en conçût quelqu'ombrage: depuis la confidence qu'il avoit été forcé de lui faire, il étoit dans de continuelles allarmes; c'eſt pourquoi il monta précipitament à cheval pour aller rejoindre ce Prince, il en fut reçû avec une égale douceur.

Le Duc ayant eu le tems de remettre ſon eſprit dans ſon aſſiette ordinaire, ils revinrent enſemble au Palais; le deſſein des Fêtes & du

du Tournois fut le ſujet de leur converſation, le Duc lui dit même, ſans eſtre entendu, qu'il vouloit aller en perſonne obliger Madame de Vergi à venir embellir par ſa preſence, des plaiſirs qui dans le fond n'étoient inventés que pour elle. Ces diſcours les conduiſirent juſqu'à l'apartement du Prince où ils s'entretinrent encore quelque tems pendant que la Ducheſſe cherchoit les moyens de conſommer un ouvrage qu'elle avoit ſi heureuſement commencé. L'idée d'une vengeance prochaine avoit rempli ſon cœur d'une maligne joïe, & Madame de Lantage qui partageoit ſes tranſports, ſe flattoit comme elle d'en voir bientôt les funeſtes effets.

En effet, la nuit étant venuë le Duc auſſi tendre que jamais, ſe preſenta pour la paſſer avec la Du-

cheſſe, & ce fut au milieu des plus tendres careſſes, que cette artificieuſe femme repouſſant ſon foible époux.

Ne vous attendez pas, lui dit-elle, de retrouver en moi ni ſenſibilité, ni tendreſſe; il me faut le ſecret de Vaudray, ſans cette entiere déclaration n'eſperez plus de moi qu'un devoir forcé dont même je ſçaurai me ſouſtraire: parlés Seigneur, continua-t-elle, votre cœur a-t-il détruit les vains ſcrupules dont il étoit combattu: enfin avez-vous choiſi entre ma perte & mon amour.

Ah Madame, interrompit triſtement le Duc, vous avez triomphé, pouvois-je balancer entre les deux extrémités dont vous parlez? je vais donc puiſqu'il le faut vous déclarer cet important ſecret mon aveugle complaiſance va

mettre une tache éternelle à ma mémoire ; mais helas, telle eſt la foibleſſe que j'ai pour vous, vos larmes m'ont vaincu, mais Madame ajouta le Duc avec un ton plus ſevere, écoutés la condition que j'attache à ce que je vais vous découvrir, malgré l'ardeur que vous m'inſpirés & la violence de ma paſſion, je jure par le Dieu vivant témoin de mon parjure, qu'à la moindre connoiſſance que vous donnerés de ce miſtere, rien ne poura vous garentir de mon juſte courroux. Penſez-y donc Madame, avant de me forcer à rompre le ſilence, examinez le peril où vôtre imprudence peut vous expoſer.

Je ne crains rien interrompit bruſquement la Ducheſſe, je conſerverai inviolablement ce dangereux ſecret ; il ne me touche

qu'autant qu'il vous regarde.

Puiſqu'aucune conſideration ne peut ébranler votre ame, lui dit le Duc, écoutez donc l'Hiſtoire de Vaudray ; mais je vous repete encore avant de la commencer, que vous devez vous attendre à toute ma colere ſi jamais il vous arrive d'en rien réveler. A ces mots ce Prince indiſcret raconta le détail des Aventures de ſon Favori, & n'en oublia aucune circonſtance. Quelle connoiſſance grand Dieu, pour la furieuſe Ducheſſe ! ſi la nuit n'eut point caché ſon horrible agitation, le Duc eut ſans doute penetré le motif de ſon importune curioſité ; mais n'y prenant point garde, il continua à lui apprendre ſon voïage chez Madame de Vergi, & tout ce qu'il y avoit vû.

Vous voïez, lui dit-il, ſans lui

donner le tems de l'interrompre, que ma fidelité pour vous s'eſt conſervée dans toute ſon étenduë, & que ma tendreſſe ne s'eſt point démentie; mais craignez d'en abuſer, ce ſecret m'eſt doublement ſacré par la foi de mes ſermens & par la part que ma niece a dans cette Hiſtoire.

La Ducheſſe qui pendant ce diſcours avoit eu le tems de ſe remettre, promit de nouveau un éternel ſilence : elle eut même aſſez de force pour accabler ſon credule époux de careſſes trompeuſes.

Enfin, Seigneur, lui dit-elle, vous avez raſſuré mon cœur, & diſſipé mes allarmes, je ne crains plus la perte d'un bien ſi juſtement dû à l'attachement que j'ai pour vous : mais d'où vient que vous heſitiez à me découvrir l'Intelli-

gence de Vaudray & de Madame de Vergi: vous êtes à coup sûr moins sensible que moi à l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre: non seulement je rends à votre Favori ma premiere estime, mais je veux contribuer encore par tout ce qui pourra dépendre de moi, à rendre la Fête que vous préparez, digne de mes sentimens pour eux: gardez-vous cependant d'apprendre à Vaudray la confidence que vous venez de me faire, il y trouveroit sans doute des sujets de plainte, il n'est peut-être pas persuadé autant qu'il devroit l'estre, de ma discretion.

Avec de pareils discours, la Duchesse sçut si adroitement cacher la fureur qui la devoroit, que le Duc se repentit de lui avoir si long-tems deguisé une chose à laquelle elle paroissoit donner une

si juste approbation : mais helas il ne comprenoit pas par quel cruel motif elle s'y intereſſoit, s'il avoit pû lire dans ſon ame, il y auroit vû les projets de la plus noire perfidie.

En effet le Duc ne ſe fut pas plûtôt retiré que paſſant dans ſon Cabinet elle fit appeller Madame de Lantage, & lui redit avec véhémence l'importante découverte qu'elle venoit de faire : vous voïés ajouta-t-elle, que je dois pour jamais renoncer à la douce eſperance de toucher le cœur de mon ingrat : livrons-nous donc ſans balancer à la rage & au deſeſpoir ; je veux par la plus affreuſe vengeance immoler à mon reſſentiment deux ennemis qui m'outragent par un endroit auſſi ſenſible : commençons par Vaudray, s'écria-t-elle, que mes yeux ſoient

aujourd'hui témoins de ſa mort, & qu'il éprouve le juſte châtiment de ſon ingratitude.

Si j'oſois combattre votre ſentiment, Madame, interrompit la pernicieuſe Confidente, j'aurois l'honneur de vous repreſenter que par la mort de Vaudray, vous déroberiez à votre couroux ſa principale victime, Madame de Vergi qui penetreroit facilement la cauſe de ſa perte, éviteroit ſans doute les effets de votre reſſentiment; ainſi, Madame: mon avis ſeroit; puiſque depuis long-tems vous me permettez de vous le dire, de les raſſembler icy l'un & l'autre, & de les ſacrifier tous deux en même tems.

Ce conſeil flatta ſi fort la colere de l'impitoïable Ducheſſe, qu'elle réſolut de le ſuivre, quoiqu'il retardât ſes deſſeins, mais auſſi il aſſuroit

assûroit d'autant mieux la fin barbare qu'elle se proposoit : elle sçût donc se contraindre avec tant d'art, que Vaudray qui l'observoit avec soin pour découvrir dans ses yeux si le Duc ne l'avoit point trahi, ne put s'appercevoir d'aucun changement en elle.

Cependant le tems des Tournois s'approchant, & plusieurs Chevaliers s'étant déja rendus de tous côtés à la Cour, le Duc alla lui-même chercher Madame de Vergi, comme il l'avoit promis à Vaudray, & malgré son goût pour la solitude, & la répugnance qu'elle avoit pour les plaisirs, elle consentit de suivre ce Prince avec une impression de chagrin qui sembloit lui présager des malheurs qu'elle ne pouvoit pas prévoir : elle parut à la Cour avec cet éclat qui la faisoit toûjours admirer. La

Ducheſſe l'accablade careſſes; mais un mortel venin s'étoit caché ſous ſes perfides embraſſemens.

En effet dès le lendemain elle ſe réſolut d'exécuter l'horrible vengeance qu'elle méditoit depuis ſi long-tems.

Le Duc avoit ordonné pour ce jour là une ſuperbe Cavalcade pour ſe rendre à une de ſes Maiſons de Plaiſance où toute la Cour devoit le ſuivre: une magnifique collation y étoit préparée, qui devoit être précedée d'une pêche où toutes les Dames habillées en Nereïdes, & les hommes en Dieux Marins feroient une innocente guerre aux poiſſons des canaux dont cette Maiſon étoit embellie.

De ſon côté la Ducheſſe avoit fait préparer dans une des cours du Palais, un tres-beau feu d'ar-

tifice qui devoit être ſuivi d'un excellent Concert, & la repreſentation d'une Paſtorale devoit couronner les plaiſirs de cette belle journée.

Toutes ces choſes furent effectivement executées en partie; rien ne fut plus galant & plus magnifique que ce qui ſe paſſa à la Maiſon de Plaiſance du Duc, il en fit tous les honneurs à Madame de Vergi : jamais elle n'avoit paruë plus belle.

Au retour, le feu d'artifice fut auſſi beau qu'on ſe l'étoit promis & preſenta à cette brillante & nombreuſe Compagnie, le plus agreable ſpectacle du monde, après quoi ſuivant le projet qu'on s'étoit formé le Duc conduiſit les Dames dans l'appartement de la Ducheſſe où elles devoient avoir l'honneur de ſouper avec elle.

Enſuite ce Prince paſſa dans le ſien avec tous les Seigneurs qui étoient de cette Fête ; il leur donna un ſuperbe feſtin où l'on avoit pris ſoin de raſſembler avec profuſion, tout ce que le luxe & le goût pouvoient deſirer de plus exquis.

Celui que la Ducheſſe donnoit dans ſon appartement, n'étoit ni moins beau, ni moins délicat ; cette Princeſſe en fit les honneurs avec une liberté d'eſprit & un enjoüement dont elle ſeule pouvoit être capable.

En effet le repas ne fut pas plûtôt fini que pendant que tout ſe préparoit pour le Concert, elle voulut par une ſuite de ſa bonne humeur, & pour exécuter ſon funeſte deſſein, conter à toutes les Dames dont elle étoit environnée, une Hiſtoire galante & nouvelle

qu'elle leur dit avoir appris depuis peu ; mais auparavant de la commencer cette abominable femme presenta à Madame de Vergi un bouquet empoisonné sous le prétexte de la rendre Reine de cette fête, après quoi elle raconta sous des noms supposés, l'avanture de cette infortunée Comtesse, sans en oublier la moindre circonstance, pas même l'innocent artifice du fidel petit chien.

N'est-il pas vrai, continua-t-elle, en s'adressant à la malheureuse Laure qui avoit eu assez de force pendant ce récit pour se contraindre, qu'il y a un caractere bien singulier dans la passion de ces deux amans, & qu'une femme capable d'aimer de si bonne foy ne meritoit pas la trahison du perfide qui a divulgué un secret qui devoit lui être plus cher que sa vie ;

mais il n'a pû refuſer ce ſacrifice à la nouvelle maîtreſſe qu'il adore à preſent.

Madame, lui répondit enfin l'infortunée Laure, cet amant a commis ſans doute une grande lâcheté; mais cette nouvelle maîtreſſe dont vous parlés l'aura apparemment païé de toute ſon innocence. La Ducheſſe contente de ſa vengeance ne voulut pas répondre à un diſcours dont elle ſentit toute la force; elle changea de converſation, & donna par ce moïen la liberté à la deſolée Princeſſe d'aller exaler dans ſon appartement une douleur qu'elle ne pouvoit plus contenir.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient chez la Ducheſſe, le Duc après ſon ſouper lut tout haut des nouvelles intereſſantes de la Cour de Philippe Auguſte, qu'il avoit

reçû cette même après-dînée par un Courier qu'on lui avoit envoïé exprès.

Après qu'il eut ceſſé de lire ; & que chacun eut raiſonné ſur ce que ces lettres contenoient ; ce Prince ſe préparoit à rejoindre les Dames, lorſqu'il ſe reſſouvint que Vaudray avoit reçû par la même voïe le détail d'une affaire tres-importante, dont il l'avoit chargé de s'inſtruire ; il le fit appeller comme il ne faiſoit que de ſortir il lui demanda à voir le paquet qu'il avoit reçû ; mais la fortune qui ſert quelque fois à punir le crime comme à l'élever, voulut que Vaudray pour obéïr promptement à ſon Prince, & troublé d'une lettre que Madame de Lantage venoit de lui donner, & qu'il n'avoit pas eu le tems de lire, ſe méprit en donnant au Duc celle

de la Ducheſſe au lieu de celle qu'on lui demandoit ; après quoi, par une ſecrete inquietude, dont il n'étoit pas le maître, il ſortit bruſquement pour paſſer chez la Ducheſſe ; mais n'y trouvant point Laure, il courut à ſon appartement.

Pendant ce tems, le Duc s'étoit approché des flambaux pour apprendre ce qu'il vouloit ſçavoir ; mais grand Dieu, quelle fut ſa cruelle ſurpriſe quand après avoir ouvert le fatal papier que Vaudray lui avoit remis, il y reconnut l'écriture de la Ducheſſe & y trouva ces paroles !

LETTRE.

J'ai tout fait ingrat pour me faire aimer de toy, je n'ai rien negligé pour m'en faire craindre, tu as reſ-

ſtë à ces differens mouvemens; apprends donc aujourd'hui ce qu'ils m'ont contraint de faire; je triomphe, Vaudray, & ma rivalle ſuccombe ſous mes coups. J'ai ſçû ajouter au ſubtil poiſon qui la tuë, l'horreur de te croire infidel; il manqueroit quelque choſe à la douceur de ma vengeance ſi je te laiſſois ignorer par quel moyen j'y ſuis parvenuë. J'ai abusé de la credulité du Duc: ce n'eſt pas tout, j'ai ſçû par une feinte groſſeſſe contraindre mon lâche époux à devenir parjure: nous n'avons tous les trois aucuns reproches à nous faire, & pour couronner mes crimes & ma fureur, je n'ai plus à ſouhaiter que de te voir mourir de douleur à la vûë de ma rivale expirante.

Qui pourroit exprimer l'effroy dont le Duc fut ſaiſi à la lecture de cette lettre! un mortel friſſon

parcourut toutes ſes veines & le rendit quelque tems immobile ; mais enfin l'extrêmité cruelle où il croyoit la Comteſſe ranimant toutes ſes forces.

Il s'informa avec précipitation ſi elle étoit encore dans l'appartement de la Ducheſſe & comme on lui eut répondu qu'elle étoit paſſée dans le ſien avec un viſage tout changé, il y courut en deffendant qu'on le ſuivit ; mais ô Ciel ! quel funeſte ſpectacle s'y préſenta à ſa vûë ?

La belle Laure étenduë ſur ſon lit paroiſſoit n'avoir plus que quelques inſtants à vivre ; ſon tein livide & plombé, ſes yeux éteints & égarés auroient attendri l'ame la plus barbare ; cet état ne laiſſoit de ſes charmes qu'un portrait effacé, & les violentes agitations de ſon corps, faiſoient aſſez con-

noître le genre de mort qui enlevoit à l'univers ſon plus bel ornement.

Le malheureux Vaudray renverſé ſur le bord de ſon lit, la tête apuïée ſur une de ſes belles mains, perdoit tout ſon ſang; une large bleſſure qui ſembloit ne lui laiſſer de vie qu'autant qu'en pourroit conſerver ſa fidelle & tendre Princeſſe.

A cette terrible vûë, le Duc déja affoibli ſuccomba ſous tant de coups redoublés, & ſe laiſſant tomber dans un fauteüil, il contemploit avec horreur ce tragique évenement; ſon cœur en étoit ſi ſaiſi, que ſa bouche n'avoit pas la liberté d'exprimer ſes ſentimens.

Mais Vaudray le regardant d'un œil mourant; voilà, Seigneur, lui dit-il avec une voix foible, le fruit cruel de mon obéïſſance. à

vos ordres, & de mon ſoin à cacher à ma divine Laure l'indigne amour de la Ducheſſe; ma mort eſt juſte, je la merite; mais grand Dieu! faut-il que le déſeſpoir l'accompagne? je meurs ſoupçonné de la plus noire des infidelités, & pour achever le cours de ma déplorable deſtinée, j'entraîne avec moi dans le tombeau, le plus parfait ouvrage de la nature: en achevant ces mots, ce veritable & parfait amant expira aux yeux de Laure.

Attends, mon cher Vaudray, lui cria foiblement la mourante Comteſſe, notre barbare ennemie ne joüira pas d'une vengeance complette, puiſque je meurs perſuadée de ta fidelité, & que le deſtin qui nous accable tous deux, eſt un effet de ta vertu.

Ces paroles furent les dernieres

qu'elle put prononcer, & la mort réunit pour jamais deux amans dont la fidelité meritoit un autre sort.

Il vous faut encore une victime, s'écria alors le Duc transporté de fureur. Tendres époux que j'ai conduits moi-même dans le tombeau, je vais vous vanger. A ces mots, ramassant le poignard tout fumant encore du sang du malheureux Vaudray, il courut dans la salle où la Duchesse étoit au milieu de toute la Cour, & là avec un égarement qui lui laissoit à peine la liberté de se connoître lui-même, il lui plongea sans pitié trois fois le poignard dans le sein; reçois perfide, s'écria-t-il, le juste châtiment des crimes affreux dont tu m'as malheureusement rendu complice.

A ces mots, s'égarant de plus

en plus, il alloit attenter à sa propre vie, si les Seigneurs presens à son action ne se fussent jettés sur lui, & ne lui eussent arraché le fer cruel qui venoit de confondre également le crime & la vertu.

L'on l'emporta dans son appartement, & l'on fut obligé de l'observer jusqu'à-ce que la raison & la Religion eussent calmé les impetueux transports de son ame.

Après quoi ce Prince revenu à lui-même, se crut obligé de se justifier aux yeux de ses Sujets, & raconta l'Histoire malheureuse de ces tendres amans, & l'indigne passion de la Ducheſſe qui avoit produit une si horrible catastrophe, & pour suivre la douceur de son naturel, & la bonté de ses mœurs, il s'imposa une severe penitence, qu'il rendit autentique en résignant ses Etats au Comte

d'Albon son frere, après s'être déterminé au voïage de la Terre Sainte : mais avant que de partir il voulut unir dans un magnifique Tombeau les restes précieux de deux époux qui lui avoient été si chers pendant leur vie ; & donna à Raoul de Vaudray tous les établissemens de son malheureux frere. Pour Madame de Lantage elle mourut dans un Cloître, du repentir de ses crimes.

FIN.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Comtesse de Vergy*, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait à Paris ce 22. Mars 1722.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé Jean-Antoine Robinot Libraire de Paris, Nous ayant fait exposer qu'il lui auroit été mis és mains un Manuscrit qui a pour Titre *La Comteße de Vergi Nouvelle Hiſtorique, Galante & Tragique*, qu'il souhaitoit faire imprimer & donner au public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, Carac-

teres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quatre années conſecutives, à commencer du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons deffenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : Comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer : vendre, faire vendre débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous

dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur les Regiſtres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie : & qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sr Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sr Fleuriau d'Armenonville: le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant

ou ſes ayans cauſe pleinement, & paiſiblement ; ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencent ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour dûment ſignifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraire : car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-ſix Juin l'an de grace mil ſept cens vingt-deux, & de notre Regne le Septiéme.

Par le Roy en ſon Conſeil.

DE S. HILAIRE.

Je cede le preſent Privilege à Mr Ribou l'aîné. Fait à Paris ce huit Juillet mil ſept cens vingt-deux.

ROBINOT.

Regiſtré le preſent Privilege, enſemble la Ceſſion cy-deſſus, ſur le Regiſtre cinquiéme de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 147. *N°* 168. *conformement aux Reglemens, & notament à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le* 10. *Juillet* 1722.

DELAULNE Synd.

F 57 (Ba